



DOCTOR RIZAL

This Paris portrait, furnished by Mr. Manuel de Iriarte, is from the very same photograph used in engraving the likeness which appears upon the two-centavo stamped envelopes of the Philippines.

Noli Me Tangere Quarter-Centennial Series

Edited by Austin Craig

French Composition

Exercises

By

José Rizal, B. A., Ph. M., L. C. M. (Madrid)

**Postgraduate student in Paris, Leipzig, Heidelberg,
Berlin and London**

MANILA : 1912

PHILIPPINE EDUCATION COMPANY.

34 Escolta

COPYRIGHT 1912 BY AUSTIN CRAIG

(Registered in the Philippine Islands.)

PREFACE.

This compilation was suggested by Mrs. Carrie Stein Ledyard, of the Department of Modern Languages of the College of Agriculture, University of the Philippines. It seems to afford to the Filipino student of French essential rules clearly presented and varied reading involving a particularly wide and useful vocabulary. The subject matter is much more entertaining than the customary contents of such textbooks, and, besides, there is the inspiration and interest which attaches to its being the work of the Philippines' great hero.

The first articles, or about half the material, are from a Rizal notebook recently brought to light, and were published in the magazine "Cultura Filipina" by the well known historical student, Hon. Epifanio de los Santos. The latter portion is from the so-called "Clinical notebook", which is in the Ayer Collection in Chicago, and the copy was made by Dr. José P. Bantug, now of the Philippines General Hospital, a zealous and active member of the Rizal Association formed by Filipino students who went to the States.

The facsimiles, on pages 5 and 6, of Rizal's handwriting in French, English and German show his facility in those language, and the letter from which the two pages were reproduced had a rather curious history.

During Dr. Rizal's deportation in Dapitan, from 1892 to 1896, all his correspondence was read by his "jailer", the military commandant in whose custody he was. This censorship at one time became so critical, making the most stupid eliminations from his letters to and from friends, that the exile wrote the following tri-lingual letter to return some of the annoyance he had experienced. No one of the censors understood more than a single other European language beside his native Spanish so that it was necessary to send the suspicious letter to three different persons before its inoffensiveness was officially established. French, German and English had been the languages in which Rizal had made his higher studies, and they came as easily to his tongue or pen as did Spanish.

from Diego Morano's first novel
and I think begin next; if not
very imminent 2008 manuscript.

When next ab initio manuscript
Naughty? Is it a pleasure in manuscript?

You would certainly oblige me,
my dear, if you send me a copy
of that interesting account of the
Chinese about my Country. Do you
remember that Mr. Hirsch's
translation?

My grammar about the basal
is long ago finished: I intend to publish
it as soon as I shall be set at liberty.

It will bring to light so many things
that I believe nobody thought of. I
make references to Brazil, Malay and
Madagascar according to Dr. Brandstetter.

Greet him, if you ever write to him.
My life now is quiet, peaceful, retired
and without glory, but I think it is
useful too. I teach here the poor but
intelligent boys, reading, Spanish,

English! Mathematics and Geometry,
moreover I teach them to behave like
men. I taught the men how to get
a better way of earning their living and
they think I am right. We have begun
and the success crowned our trials.

This Zamboanga exceeded upon me
gave me a new language, the bisaya;
taught me how to steer a vessel and
to manage a canoe; made me better
acquainted with my Country and
presented me with some thousands
of dollars! God can send you your
fortune amidst the persecutions of
your fiends! How do you find my
English?

tu ne me parles pas de ta chere
famille. Comment va Mme, et la
petite Mlle. Loleng? Quand je pense
à elle, je la vois toujours suivant
le wagon, avec le portefeuille de l'école
courant après nous comme un
papillon ou une fleur! La petite

CONTENTS

Portrait of Doctor Rizal	<i>Frontispiece</i>
<i>(The portrait appearing on the 2 centavos stamped envelopes of the Philippines.)</i>	
Preface	3
Facsimile of Rizal's trilingual letter	5
Un villageois égaré dans les neiges.	9
Du tiret, des guillemets, de la parenthèse, de l'alinéa	13
Proverbs	14
Un aveugle qui vient de perdre son chien	14
Règles de la ponctuation	16
Se la virgule	17
Du point-virgule	18
Des deux points, du point.	19
Du point d'interrogation, du point d'exclamation, des points de suspension.	20
Infinitif participe, participé présent, participé passé, indicatif présent, passé défini.	21
Expliquez le proverbe: "Qui trop embrasse mal étréint."	22
Nul n'est content de son sort	24
La saison que je préfère	29
La foire de Bruxelles	31
Le prix du temps.	36
Pensées	37
Le figuier des Indes	38
La tourterelle et la pié	40
Les plaisirs de l'été	41
Les moyens de se garantir du froid.	41

Les matériaux qui entrent dans l'édification des maisons . . . ,	42
Les usages de la pierre	43
Comment on cuit le riz.	44
Parties de la proposition	45
Formes de style	46
Règles des participes passés	46
Tableaux des proportions	47
Moyens de reconnaître la nature de propositions .	47
Ce que nous mangeons	48
Comment on bâtit une maison	52
Suites des propositions	55
Une âne reproche à son maître ses mauvais trai- tements	56
Les bienfaits de la pluie	60
Madrid	62
Noli me Tangere	
Tartarin sur les alpes	67
Le pistolet de la petite baronne	71
La pecheuse et le poisson	73
Histoire d' uné mère	76
Essai sur Pierre Corneille	83
Unter den linden	86
Proverbs	89
Rizal as a French Student	89
Doctor Rizal's French Books	95

French Composition Exercises

UN VILLAGEOIS ÉGARÉ DANS LES NEIGES.

(Monologue).

Me voilà bien! Aucun sentier, aucune trace, pas une pierre, pas un signal! La neige a caché tout sous une couche épaisse et uniforme qui dépasse mes genoux! Et elle tombe, elle tombe sans cesse, effaçant la trace de mes pas! Si au moins si je pouvais distinguer un village, la fumée d'une cheminée, une cabane ou le sommet aigu d'un clocher! Mais, rien, rien! L'épais brouillard, les flocons qui tombent tout autour de moi, l'immense étendue de cette nappe éblouissante de blancheur, qui se perd au loin dans l'horizon nébuleux, où elle se confond avec le ciel uniformément grisâtre, tout semble se conjurer pour m'égarer dans ces solitudes! D'où suis-je venu? Où vais-je maintenant? Quel est l'Orient et quel l'Occident? Si au moins la neige cessait, je pourrais m'orienter peut-être, aidé par le soleil. Mais, avec un ciel pareil, avec la neige qui obscurcit tout, où se cache-t-il dans ce moment? Les arbres me pourraient guider à coup sûr, si seulement je pouvais les reconnaître; mais comment deviner dans ceux-ci les beaux arbres que j'ai vus en feuilles pendant

l'été? Les sapins! Ceux-là, ils se ressemblent tous, et avec leurs cônes couverts de neige, ils sont aussi mystérieux que le silence qui m'entoure. Le vent souffle, secoue la neige des arbres, la fait tourbillonner, me la jette sur la figure! ... Mes chaussures sont mouillées, j'ai sous les semelles une épaisse couche de neige durcie. Ah, mon ami, si tu avais écouté ta vieille qui te disait ce matin: "Ne pars pas, tu vas attraper une pulmonie!" ... C'est vrai, ce n'est pas la pulmonie la meilleure raison pour faire rester un homme qui se vante d'être aussi solide que le fer; il fallait me dire, ma vieille, que j'allais m'égarer; il fallait me représenter les ennuis d'une marche à travers les bois, les avantages de la chambre chaude, où l'on prend une bonne soupe à côté du poêle, pendant qu'on regarde à travers les carreaux tomber la neige à gros flocons et qu'on répète entre deux cuillerées: "Sapperlotte; quel temps; quel temps; de loups"! Tiens, les loups! Si j'en rencontrais maintenant; la faim et le froid les poussent à attaquer les voyageurs les mieux armés: si une bande se jettait sur moi, fatigué comme je le suis! Et les ours donc, les ours! Il y en a très peu, c'est vrai, mais il y en a toujours... Ah, si jamais je rentre chez moi, je promets de ne plus faire le téméraire, si je rentre chez moi... Je commence à me fatiguer, j'ai faim, mes jambes tremblent et s'alourdisent, je transpire... Si je pouvais rencontrer quelque voyageur, pour demander des renseignements, mais je n'aperçois personne, personne, pas même un voleur. Mais, il ne faut pas que je reste comme cela attendant que ma maison vienne à moi; mon cher, il faut que tu marches, il faut que tu prennes courage; tu as beau jaser

et raisonner, si tu ne fais pas un pas tu ne sortiras pas de ton embarras. Mais, est-ce que je sais où je suis? Est-ce que je sais si je ne m'éloignerai pas d'avantage? Que faire? Faudrat-il que je couche ici et que je me contente de la neige pour nourriture? Un peu de sang-froid allons; eh bien j'ai le sang glacé. Oh, là, là! me voilà bien!

Exemples.

Qu'on juge de ce que j' ai dû devenir dans une maison où je n' osais pas ouvrir la bouche; où il fallait sortir de table au tiers de repas, et de la chambre aussitôt que je n' avais rien à faire; où sans cesse enchaîné à mon travail je ne voyais qu' objets de jouissance pour d' autres et de privations pour moi seul.

Un jeune homme écrit à un de ses amis pour le féliciter au sujet d'un lot de 50,000 francs, gagnés au tirage d'un emprunt:

“Mon cher ami:

“En commençant ma lettre, j'ai toutes les peines du monde à me contraindre et à ne pas m'écrier: *Hossanna, Alleluia! Gloria in excelsis!* en y joignant toutes les exclamations latines, syriaques, chaldéennes, baroques, etc., capables d'exprimer mon bonheur et ma joie. Oui, mon ami; je suis content que si j'étais moi-même l'heureux gagnant de ces cinquante mille francs dont la Providence vient de te faire cadeau avec tant d'opportunité! Aussitôt que j'ai reçu l'heureuse nouvelle, j'ai eu envie de pleurer, de danser, de sauter,

de chanter; j'ai remercié Dieu de tout mon cœur et me suis permis même le luxe d'une bouteille de champagne pour fêter ta bonne fortune. Les premiers moments passés, je me suis mis à penser aux petits bonheurs que cette somme t'apportera, au bien-être de ta famille, de tes enfants qui grandissent, à ton rêve d'avoir un petit coin dans la campagne, à une foule, enfin, de choses qui, autrefois, étaient des désirs pour toi et qui maintenant sont des réalités.

Tu sais mieux que moi l'usage que tu dois faire de cet argent; je te connais assez pour supposer que tu vas changer maintenant ta manière de vivre modeste et régulière; les cinquante mille francs ne te griseront pas sûrement et ne te porteront pas à faire de folles dépenses, en considérant que tu les a gagnés sans peine et presque pour rien: la Fortune oublie celui qui ne sait pas apprécier ses bienfaits. Tu n'iras pas non plus t'embarquer dans des affaires que tu ne connais pas, comme les jeux de la Bourse, les spéculations téméraires, les combinaisons hardies, qu'on ne connaît bien qu'après 'un coûteux apprentissage et ne profitent qu'après avoir englouti des fortunes. Il est plus que probable que tu les emploieras dans des affaires plus sûres, quoique moins alléchantes; ta prudence et le souci de la famille sauront faire de cet argent ce que les millions font dans la main des autres.

Jouis donc en paix, mon ami, de ton heureux sort; déride ton front et dégage-les despenses soucieuses qu' autrefois l'avenir te présentait; que cet argent ne soit pas dans tes mains ce que la bourse, pleine d'or, a été

pour le pauvre pêcheur qui la retira de la mer avec son filet: avant cela il riait, il chantait toute la journée, car il avait peu d'ambition et de besoin; mais la richesse éveilla en lui mille désirs à partir du moment où il fut riche; il ne rit plus et il fut le plus malheureux des hommes.

En te souhaitant une bonne santé, ainsi qu' à ta famille, je t'envoie mes félicitations les plus amicales et les plus sincères,

Du tiret.

Le tiret sépare dans un dialogue les répliques de différentes personnes.

On s'en sert quelque fois pour remplacer la repantèse ou l'alinéa.

Des guillemets.

Les guillemets se placent avant et après toute citation; quelquefois même on en fait précéder chaque ligne de la citation.

Les autres signes de ponctuation se placent avant les guillemets finaux.

De la parenthèse.

On renferme entre parenthèse tout ce qu' on veut séparer d'un texte. Les autres signes de ponctuation figurent après la dernière parenthèse.

De l'alinéa.

On va à la ligne chaque fois que l'on passe à un nouvel ordre d'idées et pour indiquer les différentes parties d'un tout.

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte dans le cœur; elle se répand de là sur les objets les plus indifférents: mais, si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est à dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors.

La faim, la soif et la chaleur nous accablent.

L'écureuil est léger, vif, alerte, et gracieux.

Les demi-talents ont pour eux l'audace, l'adresse, la souplesse.

Le chien aboie, le cheval hennit, l'âne brait, le taureau mugit.

Un bon roi, disait-il, est le père de ses peuples.

Notre vanité, à laquelle nous sacrifions tout, est notre plus mortel ennemi.

Votre luxe, grands de la terre, fait-il votre bonheur?

Quand on fait son devoir, on ne doit rien craindre.

UN AVEUGLE QUI VIENT DE PERDRE SON CHIEN

Tiens! tiens! Oú est donc Boulot? Ici, Boulot, ici! Mais, il est disparu! Je ne trouve pas sa corde! Est-ce possible? Boulot, ici, Boulot! Mon petit, mon chéri, mon soleil, ici, ici! Mais, est-il vraiment parti?
..... "Pardon, mesdames, messieurs, est ce que vous n'auriez pas vu par hasard un petit chien d'aveugle qui marchait sans

son maître! C'est pourtant si facile à reconnaître; il s'appelle Boulot! Oui? Non?" Eh bien, vrai! Les hommes marchent sans regarder, sans faire attention, sans remarquer les chiens; ils n'ont-rien vu, rien vu. Je n'étais pas comme eux, pour sûr, quand j'avais mes yeux; je voyais tout, j'observais tout. Pourquoi donc les yeux? Pourquoi ne sont-ils pas aveugles? Pourquoi le suis-je, moi? O Fortune, Fortune, tu es aveugle aussi dit-on, c'est à dire, disent ceux qui ne le sont pas; mais en tout cas, tu auras perdu ton chien aussi. Me voici aussi aveugle que toi, sauf que je n'ai pas tes dons! Mais, laissons les apostrophes de côté, et rentrons chez nous; bientôt les employés sortiront de leurs bureaux et les fainéants se promèneront; ceux ci sont de la pire espèce: ils vous culbutent, vous poussent, vous trépigment, vous coudoient; on dirait qu'ils y voient moins que les autres. Moi, de ma vie je n'ai jamais culbuté personne, tout aveugle que je suis! Pour les voitures, passe encore; on les entend venir de loin; ce qu'il faut craindre ce sont les maudit charriots poussés par des méchants gamins: ils font exprès de vous les lancer par derrière: on voit bien que ce sont des hommes avec des yeux. Donc il faut que je rentre, malheureux que je suis! Pauvre Boulot! Boulot, mon ami! Tu seras peutêtre égaré, perdu, cherchant ton maître; un voyer te prendra et te vendra pour quelques sous à la grande Place; si au moins je pouvais être là! Qui sait? On te mangera peutêtre; j'ai entendu dire que la chair du chien est appétissante, et toi, mon Boulot, tu es si rondet, si gras si bien nourri! Oh, les cannibales!... Que faire? Marchons doucement. Attention, messieurs, gare!... Encore une fois! Fuyons

donc, cette foule idiote et inconsidérée..... Paff! Nom d'an... sapperlipopette! C'est une lanterne, je me suis écrasé le nez contre elle, voyez vous! Je jure que je ne comprend pas á quoi servent les lanternes car je vous le demande: si on a des yeux et on peut voir, pourquoi des lanternes? et si on n'en a pas, á quoi bon les lanternes? Dans les deux cas, elles sont inutiles! C'est un raisonnement sans réplique qui n'est jamais venu à personne et qui pourtant est très juste. Mais que voulez-vous? On aime à faire de folles dépenses; il n' y a pas dans le gouvernement un seul aveugle et je vous soutiens qu'il n' y a que les aveugles pour la lucidité d'esprit... Encore une culbute, un gamin sans doute!... Mais, c'est Boulot; c'est mon lion, mon soleil, chère petite bête, où est tu donc allée?

Règles de la ponctuation.

La ponctuation, par l'emploi d'un certain nombre de signes indiquant des repos plus ou moins longs, a pour but de faciliter et de régler l'exercice de la respiration et d'aider à l'intelligence de la pensée ou du sentiment que l'on veut exprimer.

Dans la ponctuation, on doit considérer le sujet, les attributs et les compléments, non à l'état isolé, mais accompagnés de tous termes et même des propositions qui en dépendent. Il en est ainsi des propositions coordonnées, dont font toujours parties les subordinées qui s'y rattachent.

De la virgule.

On sépare par la *virgule*.

1.0—Les différentes parties d'un sujet, d'un attribut ou d'un complément composés.

2.0—Les propositions coordonnées.

On place entre *deux virgules* :

1.0—Tout ce qui peut se retrancher sans que le sens de la phrase en souffre, tels que les propositions isolées incidentes ou subordonnées explicatives et les mots en apostrophe.

2.0—Tous les membres des phrases susceptibles de se déplacer comme les propositions circonstancielles, les compléments explicatifs circonstanciels et indirects, lorsque ces membres des phrases ne sont pas placés immédiatement après le mot dont ils dépendent.

3.0—Tout ce qui sépare des termes plus ou moins inséparables, comme le sujet de son verbe, le verbe de son attribut ou d'un complément direct, indirect ou circonstanciel.

On se sert encore de la *virgule* :

1.0 Avant un verbe séparé de son sujet par une subordonnée déterminative d'une certaine étendue

2.0—Après un sujet d'une étendue assez longue pour exiger un repos avant le verbe.

3.0—Après toute proposition renfermant un des mots suspensifs *si tant, tel, tellement, d'autant plus, d'autant, moins*, etc.

Remarques relatives aux conjonctions :

Quand une proposition ou une phrase renferment plusieurs parties semblables, les deux dernières sont ordinairement jointes par une conjonction: l'emploi de cette conjonction dispense de la virgule si l'étendue de deux parties ne nécessite pas un repos. On peut cependant, même dans ce cas, faire usage de la virgule quand on veut fixer l'attention sur chaque partie, ou quand il y a entre elles une certaine opposition. Si la conjonction était répétée avant chaque partie la virgule c'est nécessaire, la conjonction ne servant plus à relier, mais à renforcer chaque partie.

Du point-virgule.

On sépare par le *point-virgule* :

1.0 Les différentes parties d'un sujet, d'un attribut ou d'un complément composé.

2.0—Les propositions coordonnées.

Toutes les fois que l'une ou plusieurs de ces parties ou de ces propositions exigent déjà l'emploi de la virgule.

3.0—Deux membres de phrase dont aucun n'exige la virgule, mais présentant une séparation de sens assez marquée pour que la virgule devienne insuffisante à l'exprimer.

Remarque. La présence d'une conjonction entre deux parties de phrase devant se séparer par le point-virgule, fait remplacer ce point-virgule par une simple virgule à moins que l'on ait l'intention de fixer l'esprit sur chaque partie ou qu'elles ne renferment des oppositions, des séparations de sens assez marquées.

Des deux points.

Les *deux points* s'emploient:

1.0—Pour séparer les grandes parties de phrases qui exigent déjà la présence du point-virgule.

2.0—Avant ou après toute citation suivant que le membre de phrase qui l'annonce ou la résume précède ou suit la citation.

(La citation commence toujours par une majuscule)

3.0—Après une proposition suivie, soit d'énumération, de développements, d'explications, soit d'une réflexion qui s'y rapporte, au d'une conséquence qui en résulte.

Si l'énumération précède la proposition qui la résume, les deux points, au lieu de les mettre après cette proposition, se mettent avant.

Du point.

Le point se place après toute pensée complète.

Du point d'interrogation.

On s'en sert après toute phrase dont le sens est interrogatif.

Du point d'exclamation:

On emploie ce signe:

1.0—Après toute interjection ou locution interjective.

2.0—Après une phrase offrant un sens exclamatif.

3.0—Après une phrase non exclamative mais à laquelle on veut donner plus ou moins le sens exclamatif.

Remarque. Les points d'interrogation et d'exclamation n'ont pas toujours la même valeur.

Tantôt ils remplacent une virgule, un point virgule, deux points, et tantôt un point final. C'est dans ce dernier cas seulement qu'on commence le mot suivant par une majuscule.

Des points de suspension.

Ces points servent à indiquer que le sens d'une phrase est interrompu ou à faire ressortir un trait d'esprit, en formant une espèce de suspension.

Infinif Participe	Participé présent.	Participé passé.	Indicatif présent.	Passé défini
1 ^o Futur.	1 ^o Imparfait de l'Indic.	Tous les temps composés.	Impératif présent.	Imparfait subjonctif
2 ^o Condi- tionnel pré- sent.	2 ^o Subjon- ctif présent. 3 ^o Trois personnes du pluriel du Présent Indicatif.			
1 ^o Change- ment de <i>r</i> , <i>oir</i> , <i>re</i> en <i>rai</i> .	1 ^o Change- ment de <i>ant</i> en <i>ais</i> .	A moyen des auxi- liaires <i>avoir</i> ou <i>être</i>	Suppres- sions des pronoms A la premiè- re conju- gaison on supprime aussil's de la 2 ^e pers- sonne sin- gulier	Changement de <i>ai</i> en <i>asse</i> pour la première conjugaison Addition de <i>se</i> pour les trois autres
2 ^o Change- ment de <i>r</i> , <i>oir</i> , <i>re</i> en <i>rais</i> .	2 ^o Change- ment de <i>ant</i> en <i>e</i> 3 ^o Change- ment de <i>ant</i> en <i>ons</i> , <i>ez</i> <i>ent</i> .			

EXPLIQUEZ LE PROVERBE: "QUI TROP EMBRASSE MAL ÉTREINT."

La science n'est pas seulement dans les livres, plus ou moins volumineux, qui s'étalent dans les bibliothèques: il y aussi une autre science qui nous est transmise dès la plus haute antiquité, qui n'est pas écrite, et n'est pas le produit des laboratoires ni des élucubrations des savants: cette science est la science populaire, la science du sens commun; elle est l'ouvrage du temps, des expériences de plusieurs générations: nous la connaissons sous forme de proverbes, de dictions, etc. Un de ces proverbes est: "Qui trop embrasse mal étreint".

Qui trop embrasse mal étreint est un axiome que vous aurez dû entendre et dont vous aurez peut être déjà compris la profondeur. Dans ce proverbe, le mot *trop* signifie *trop de choses, trop d'objets*, et c'est le complément direct du verbe *embrasser*; ce n'est pas un adverbe, car alors, au lieu d'exprimer une vérité, le proverbe serait une paradoxe comme celle-ci: Qui embrasse trop (fortement) mal étreint. Donc, la vraie signification est: Qui embrasse trop de choses, mal étreint.

N'allez pas non plus lui donner un sens facétieux interprétant le mot *embrasse* dans l'acception de donner un baiser; non, le mot *embrasse* est pris dans le sens matériel ou figuré *d'entreprendre, de prendre sur soi, de se charger*, etc.

Ceci est un proverbe des plus profonds, et le premier qui l'a formulé devait bien connaître la nature humaine.

L'homme, étant limité de sa nature, ne peut avoir une puissance infinie et, par conséquent, ses aspirations doivent se régler selon ses moyens. Ses facultés, tant corporelles qu'intellectuelles, ne peuvent aller au delà de la limite à elles prescrite par leur Créateur. Que l'homme puisse développer ses facultés au moyen de l'entraînement, personne ne peut s'en douter; mais un moment arrivera ou il ne pourra plus avancer un pas et il restera forcément à l'état stationnaire. L'indéfini n'existe pas dans la nature; toute créature, arrivée à la plus haute perfection dans sa sphère, doit nécessairement tomber ou décliner. Ceci posé, vous comprendrez bien que tout ce qui dépasse le pouvoir d'une faculté, est *trop* pour cette faculté; ne confondez pas le mot *trop* avec le mot *beaucoup*; l'homme peut embrasser beaucoup, et doit même embrasser beaucoup, parce que, ayant plusieurs sens et plusieurs facultés, il doit les employer tous et leur fournir leur objet à chacun; mais il ne doit pas embrasser trop; son attention devant se diviser entre les différents objets, qui la sollicitent, se trouvera affaiblie et nulle pour les objets excédants, qui non seulement seront inutiles mais encore nuisibles aux autres. Vous pouvez en faire l'expérience: Prenez sur vous plusieurs volumes, disons trente ou quarante: si vos forces peuvent les transporter c'est parce qu'ils ne vous sont pas de trop: mais si vous surchargez le poids, un moment arrivera où le nombre de volumes dépassera vos forces, c'est à dire, ils seront trop, et alors non

seulement peut-être le volume de trop tombera, mais il entraînera aussi les autres dans sa chute.

Je vous engage donc, à ne pas vous laisser tromper par trop de confiance: mesurez bien vos forces avant de vous charger de n'importe quel poids ou quelle besogne; mais que la paresse ou le découragement ne vous fasse pas tomber dans le défaut contraire: pensez que c'est seulement quand il y a *trop* que les forces s'épuisent et cessent de prêter leur concours.

NUL N'EST CONTENT DE SON SORT.

(*Dialogue*).

—Me voici! J'ai entendu tes plaintes, ouvrier; tu dis que tu travailles trop, que tu gagnes peu et ne t'amuses guère. Tu veux changer d'état? Accordé! Que veux-tu devenir?

—O Fortune, vous me demandez ce que je veux devenir? Mais vous le savez bien; je voudrais être l'inspecteur qui nous tyrannise. Oh! comme je serais bon pour tous. Un inspecteur! en voilà un qui est heureux, il n'a pas grande chose à faire! il n'a qu'à crier, à gronder, à commander; il est bien payé, il est libre!

—Entendu! Tu seras inspecteur. Heureusement j'en connais un qui envie le sort d'un laboureur. Tu prendras sa place, ses pensées, ses plaisirs, ses inquiétudes; cours remplir tes nouvelles fonctions... Eh bien! es-tu content?

—Mais, vous ne m'avez pas dit que mon patron était aussi capricieux, qu'exigeant, qu'il avait une humeur fantasque. Il veut que tout aille à merveille, que rien ne manque, et il ne paie pas assez pour qu'on puisse tenir son rang et être respecté des ouvriers. Oh! si j'avais su qu'il était comme cela, certes, au lieu de désirer un emploi subalterne, j'aurais voulu devenir patron!

—Hein?

—Puisque vous avez été si bonne...

—Tu veux maintenant devenir patron, soit! Heureusement il y en a beaucoup qui veulent quitter les affaires. Sois patron et jouis de ton sort; es-tu content?

—Je ne dis pas non...

—A la bonne heure!...

—Seulement....

—Quoi?

—Pardon, mais je ne pensais pas... Par le temps qui court, tout n'est pas rose dans la vie des patrons. Les grèves, les menaces, le socialisme! On est toujours à la veille d'être assassiné, saccagé, ruiné, lapidé. Vous savez que le capital ne rend plus grande chose; les risques sont énormes; les chômages nous font perdre beaucoup; la concurrence abaisse les prix; les impôts, les contributions, la guerre prennent le reste. Penser qu'on a travaillé jour et nuit dans l'espoir de se reposer un jour avec sa famille et s'éveiller un beau matin avec le socialisme et ses rêves évanouis!... Combien j'envie l'insouciance de cet auteur qui me raillait hier

au diner du maire! voilà un homme heureux; il vit paisiblement, il a ses loisirs; l'avenir ne le préoccupe pas; il a tout ce qu'on peut désirer, il est fêté, invité partout, admiré comme un homme d'esprit....

—Veux-tu devenir ce poète-là?

—Dame! si je le veux!

—C'est facile; il veut aussi devenir épicier. Sois donc poète, sois auteur; aie de l'esprit. |Va, sois heureux!

—La belle chose que d'avoir de l'esprit! On vous invite, on vous fête pour être l'amusement de tous et la joie des sociétés fades. Être auteur, c'est se trouver à la merci des éditeurs et des libraires; c'est se torturer la pensée et l'imagination nuit et jour faire naître une idée que les imbéciles ne comprendront même pas, et que les gens d'esprit écouteront avec indifférence, jaloux de votre renommée! L'écrivain est un esclave à la merci de tout le monde; c'est la proie des critiques ignorants, c'est un malheureux qui vit d'espérances et d'illusions et meurt de faim et de misère. Voilà les épines qui se cachent sous les lauriers. Cela est beau d'être poète, mais seulement quand on est mort! Chateaubriand, après avoir écrit *Atala*, fit bien de devenir ministre! Il n'était pas bête, lui! Un ministère, c'est là qu'est la vraie puissance, la vraie gloire! Commander, avoir le sort de ses compatriotes dans son portefeuille, passer devant la multitude silencieuse et courbée; lire le respect, la peur, l'envie dans la figure des autres!; pouvoir refuser les invitations, les accepter sans être obligé, sans faire de l'esprit ni du sentiment, rester mystérieux, silencieux, muet; laisser tomber de

temps en temps un mot au milieu de l'attention générale, lancer un regard protecteur... Ah! c'est là le vrai bonheur! c'est là vie!

—Veux-tu devenir ministre? Quel portefeuille?

—Oh! n'importe lequel; j'aurai le temps de me faire au métier.

—Sois donc ministre! Tes vœux, sont-ils comblés?

—Ouf! La Chambre, l'opposition, les envieux qui s'évertuent à trouver mauvais tout ce que vous trouvez bon! Allez donc! Et les journaux, les hideux reptiles qui glissent leurs regards curieux jusque dans votre alcôve, qui vous attaquent sans pitié, sans ménagement, sans délicatesse. Ministre, on est à la merci de tout le monde. C'est un esclave couvert d'or, respecté pendant qu'il est au pouvoir, méprisé quand il est tombé; gladiateur dont la vie dépend des caprices du public et d'un signal de son maître, le roi! Pas une nuit sans affreux cauchemars! Deux ou trois votes de plus ou de moins et voilà l'impopularité, et votre souverain, vous réduit au néant. Oh! être souverain, n'être pas responsable, n'avoir rien à faire que de signer, dormir, s'amuser pendant que les ministres veillent!... Ah! si j'étais roi!

—Roi? Veux-tu une couronne? Roi constitutionnel ou absolu?

—Constitutionnel s'il vous plaît. Je suis conséquent avec mes principes.

—Constitutionnel bon! Va, fais ton métier de roi!

—Mais, c'est ridicule, absolument ridicule! Je suis une pouxée mécanique, à la merci de mes ministres!

Je n' ai pas de volonté, pas d'initiative! Si je dois lire un discours, il faut que le ministre le fasse; je suis son lecteur, voilà tout! Je ne peux pas contracter des amitiés, des alliances; je ne peux pas voyager sans leur permission. Je suis le moins libre dans mon royaume, a-t-on jamais vu? Mais c'est insupportable! Je veux devenir absolu, être maître moi-même et de mon royaume, dussé-je faire une révolution!

—Ne troubles pas le monde, mon cher! Veux-tu devenir czar?

—Absolu, mais absolu!

—Te voilà czar absolu! Te voilà! Mais tu soupères, ton front est soucieux.....qu'as-tu?

—Malheureux que je suis! Est-ce vivre cela? Craindre, se méfier, et servir toujours? Ai-je deux jours tranquilles, deux jours seulement, depuis que le sceptre de l'empire est dans mes mains? Le danger me menace à chaque instant mystérieux et inattendu! Je ne peux me fier à personne; je dois soupçonner tout et tâcher de noyer dans le sang mes peurs et mes craintes. Ah! Heureux toi, Marc-Aurèle, heureux le roi qui peut gouverner son peuple sans haines et sans soucis! Heureux le philosophe qui, avec le sourire aux lèvres, peut assister tranquillement aux luttes sociales sans y prendre part; qui voit paisible et calme éclater les révolutions, s'écrouler les trônes et disparaître les dynasties! Ah! Alexandre, tu n'enviais Diogène que parce-que tu étais Alexandre, et moi, moi je l'envie!

—Veux-tu devenir philosophe? Quelle secte?

—N'importe laquelle, pourvu que je me débarrasse de ce lourd fardeau...

—Eh bien; sois le meilleur philosophe! Es tu heureux je suppose.

—Hélas, hélas! Heureux J'ai parcouru du regard toutes les classes de la Société et je n'ai vu que des larmes! Comme l'enfant qui, ayant quitté le sein de sa mère, erre égaré dans les rues d'une grande ville, et pleure et marche toujours et ne se repose que quand il la revoit, ainsi l'homme, le fils du néant, cherchera en vain le bonheur, et gémira inutilement sous son sort; il ne sera jamais heureux tant qu'il ne retournera pas au sein de la mort.

LA SAISON QUE JE PRÉFÈRE

J'aime l'hiver quand la famille se rassemble autour du foyer où pétille un bon feu, ou quand les salons s'ouvrent pour permettre à la jeunesse de danser et s'amuser; j'aime le printemps quand les fleurs s'épanouissent et embaument l'air, quand la gaieté et l'amour font entendre partout des rires et des chants; j'aime l'été avec les plages animées de baigneurs et de baigneuses, faisant retentir l'espace de leurs cris et miroiter le soleil dans les vagues azurées de la mer; mais je te préfère, automne, douce saison de vendanges, qui nous apportes les fruits de l'année, les frais zéphirs et les rêveries mélancoliques!

Automne, si tu es triste comme l'adieu de la nature mourante, tu viens comme la tranquille vieillesse après une orageuse existence! Quoique tu n'aies pas les joies radieuses d'Avril, quoique ton soleil soit moins brillant que le soleil de Juillet, je te préfère à toutes les saisons, je salue ton arrivée et je ne te regrette que trop quand tu nous quittes en emportant les chants de nos oiseaux et les feuilles de nos bois!

Que je t'aime, automne, quand, en me promenant le soir dans la campagne; j'entends au loin les chansons des laboureurs qui rentrent leurs récoltes, le produit de leur travail! je t'aime quand je contemple la forêt aux couleurs variées, les feuillages qui jaunissent, les différentes nuances que tu donnes à la verdure monotone du printemps et de l'été! J'aspire ton souffle mystérieux quand la fraîche brise effleure mon front ou secoue les feuilles des arbres avec un soupir plaintif, un tendre gémissement! Alors mon âme, insouciant d'ordinaire, se recueille et médite; alors il me semble entendre des murmures partout, des voix qui chuchotent; je crois sentir la présence des êtres invisibles dans les endroits solitaires, dans les ondes du ruisseau qui coule paisiblement au fond du bois, dans l'imposant fracas de la cascade qui tombe; dans le vent qui fait gémir les ruines des châteaux et des couvents, longtemps abandonnés, dans les vagues qui viennent de loin pour se briser contre la falaise solitaire, et s'éparpiller sur le sable sous la forme d'une blanche écume!

LA FOIRE DE BRUXELLES

Cher ami:

Toi qui connais si bien mes habitudes de flâteur et le faible que j'ai pour les expositions, les kermesses, les courses, les revues, les regates et toutes sortes de spectacles où se réunit beaucoup de monde, tu ne t'étonneras pas si je te parle de la foire de Bruxelles.— "Encore une!" me diras-tu; depuis trois mois, tu ne t'occupes que de foires!" Tu as raison, cher ami, mais cette fois je te dirai avec le poète latin: *Paulo majora canamus*: la foire de Bruxelles n'est pas comme celles dont je t'ai déjà entretenu; il y a foire et foire. Ecoute un peu.

Le samedi, douze Juillet de cette année heureuse, de dix-huit-cent quatre-vingt-dix, comme je descendais le long de l'avenue du Midi, suivant la foule qui se dirigeait vers la gare, je distinguait au loin, vers la place de la Constitution, une immense clarté, produite par un gigantesque diadème de lumières, combinées de telle façon à former des croix, des médaillons, des étoiles, etc., réunis au moyen de guirlandes de feu qui se dessinaient parfaitement à un kilomètre de distance. De temps en temps des feux d'artifices répandaient aux environs leur vif éclat et leurs couleurs brillantes: on aurait cru que d'énormes émeraudes, de colossales zaphirs, de fabuleux rubis venaient s'entremêler avec les cordons des diamants de la couronne, comme les pierres précieuses qu'on voit incrustées dans les couronnes

des anciens rois de France. Je pressai le pas, à mesure que je m'approchais. La foule augmentait; des musiques criardes et nasillardes faisaient retentir les airs; des coups de sifflet, des cris, des voix rauques, des rires annonçaient la proximité d'une foire; deux montagnes russes circulaires situées au milieu de la place et qui, en tournant, faisaient miroiter les oripeaux, les fausses broderies, les drapeaux argentés, les écussons dorés me firent ressouvenir que c'était ce jour là l'inauguration de la foire dont on me parlait depuis le commencement de la saison.

Imagine—toi un boulevard long d'un kilomètre et demi peut-être, au milieu duquel se trouve la place dont je viens de te parler; couvre maintenant ce boulevard de lampes vénitiennes, de figures et de couleurs variées; suspend y des cordes attachés aux arbres de manière à former un plafond lumineux et gai, qui permet de se voir sans fatiguer la vue, et fais circuler sous ce plafond fantastique une foule en colonne serrée qui marche distraite, se bousculant, se heurtant, se poussant, et tu auras une idée de cette merveilleuse foire.

Maintenant, à la foire proprement dite. Chaque fois que je me promène au milieu des baraques d'un Kermesse, je me persuade de plus en plus qu'une grande philosophie et une étude approfondie du cœur humain se cachent sous les oripeaux et les tapageux étalages des marchands ainsi qu'une grande misère et une profonde tristesse se laissent deviner sous les dorures des jongleurs et sous leurs amusantes sailliés. Ces grands carrousels, ces montagnes russes mises en mouvement par la vapeur et dont les voyageurs font des

cris perçants, autrement que de détresse, quand la voiture descend une pente rapide; ces chevaux de bois, bridés et sellés, avec de fortes tiges de fer sur le dos pour que les cavalier s'y cramponnent et ne courent aucun danger; ces autres qui imitent le pas d'un cheval lancé à toute vitesse, et qui montent des jeunes gens avec tout le sérieux et le plaisir d'une vraie course au Longchamps; ces barques qui se balancent dans l'air, agitée par une imaginaire tempête et qui donnent le mal de mer moyennant quinze centimes; toutes ces choses-là, ne te disent-elles pas que l'homme est un animal friand d'émotions fortes, savourées de quelques grains de danger sans conséquence? Alternant avec ces grandes machines sont les baraques et les boutiques: les unes attirent les curieux par des promesses miraculeuses, par l'appât de grosses jambes, par des femmes peintes et travesties, par des annonces pompeuses de tableaux assassins et des peintures méphitiques; les autres, au contraire, tâchent d'intriguer les passants par le voile du mystère: un nom exotique, des portes fermées, quelques mots inintelligibles, voilà leurs moyens. D'autres, philosophes, poussent encore plus loin l'exploitation des faiblesses humaines; l'homme ne se contente pas de connaître le présent; il veut aussi savoir l'avenir, dont des sonnambules, des astrologues, des chiromanciens, pour dix ou cinquante centimes prédiront au premier venu tout ce qui lui plaira, sans savoir eux—mêmes s'ils feront ce soir-là une bonne recette, si viendront beaucoup de naïfs villageois. Je continue mon chemin et je vois des ateliers de photographes avec leurs collections de portraits de toutes sortes

des athlètes qui font ressortir leurs muscles, des nègres, des généraux, des danseuses, des soldats, des paysants, etc.; la multitude qui entre me prouve que l'homme aime à se contempler et que personne ne se croit indigne de se reproduire: Des coups! une musique tapageuse! Bon! C'est le tir mécanique, le tir à la carabine, et au pistolet à air comprimé; l'homme a son instinct de destruction, il aime à casser des pipes, des boules en verre, il faut qu'il expie cet instinct-là moyennant dix centimes chaque trois fois qu'il pêche! Encore plus loin! Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette baraque-là (qui y a-t-il donc) pour que les curieux qui l'assiègent rient si bruyamment? Le *Massacre des Innocents* c'est écrit dessus; mêlons nous à la foule, faisons travailler nos coudes, poussons un peu, glissons-nous, nous verrons peut être Hérode... en fin! mais, ce sont des gamins affublés de masques de toutes sortes, et à la tête desquels le public s'amuse à jeter des balles; les gamins baissent la tête aussitôt qu'ils voient venir le coup, et font un pied de nez au maladroit; mais, quand ils sont attrappés, c'est alors que le public se moque d'eux. Voilà un amusement nouveau et qui a du succès! Ce ne sont plus des poupées; l'homme peut tirer sur d'autres hommes, sans les tuer, le voilà content.

Tu vois, mon ami, que cette foire vaut bien une soirée de bousculades et de culbutes. Non seulement les baraques sont plus grandes et mieux peintes qu'ailleurs, mais les amusements sont aussi plus variés; il y a même du nouveau. Je ne te parlerai plus des cabinets d'anatomie, des femmes endormies qui soulèvent

leur poitrine par un mouvement de respiration: je passerai vite devant les fritures de toutes les contrées du monde qui se font à Bruxelles, devant les moules parquées, momifiées devrait-on dire; je ne m'arrêterai pas même devant l'hippodrome où l'on monte de vrais chevaux moyennant ving-cinq centimes le tour, non; je néglige tout cela, et je vais plus loin. Je veux voir ce qu'il y a dans ces élégantes baraques où s'étalent des copies de grands tableaux, connus au Salon: *Charcot, les hystériques, Pasteur*; la science; à côté, *Eyraud, Jack l'Éventreur*, le crime; magnifique! Est-ce un hasard? y a-t-il une arrière-pensée? La science du crime existerait-il? Le crime deviendrait-il plus terrible à mesure que l'homme devient plus instruit?

Avec cette idée je passe, je circule, je me laisse entraîner par la foule qui m'entourne; la musique parvient à peine à me déranger; les rires m'égayent, plus, je vois les chevaux tourner, j'entends les causeries, j'aperçois de jolies figures de femmes, mais je pense à autre chose, je pense aux criminels, aux assassins, je regarde les hommes avec méfiance; je pense aux pick-pockets, je tâte ma montre et mon porte-monnaie et pour plus de sûreté je rentre chez moi et je t'écris.



LE PRIX DU TEMPS

Dans ma jeunesse, dit Buffon, j'aimais beaucoup à dormir et il était rare que le sommeil ne me dérobât la moitié de mon temps. Mon pauvre Joseph, mon valet de chambre, faisait tout ce qu'il pouvait pour vaincre ma paresse, et il se passait peu de jour qu'il n'essayât de me guérir de ma maladie; mais il arrivait rarement qu'il réussît. Je lui promis un soir un écu pour qu'il me forçât de me lever à six heures. Il était impossible qu'il ne vînt pas le lendemain matin me tourmenter à l'heure que je lui avais fixée, mais je lui repondis brusquement. Le jour suivant, il vint encore; cette fois— je lui fis de grandes menaces, et peu s'en fallut qu'il ne me crût sérieusement fâché. "Joseph, lui dis-je dans l'après-midi, j'ai perdu mon temps et tu n'as rien gagné; je veux que tu comprennes mieux tes intérêts, que tu ne penses qu'à la promesse que je t'ai faite, et que désormais tu ne fasses aucun cas de mes menaces". Le lendemain il en vint à son honneur. D'abord je le priai, je le suppliai, puis je me fâchai; mais j'avais ordonné qu'il ne fit aucune attention à tout ce que je lui dirais, et cette fois il obéit; je fus forcé de me lever quoi que je fisse. Il était rare que ma mauvaise humeur durât plus d'une heure; Joseph était alors récompensé par mes remerciements et par ce, que je lui avais promis. Je dois au pauvre Joseph une demi-douzaine au moins de volumes que j'ai publiés. (Copie.)

PENSÉES

La *nuit* est plus ancienne que le jour; elle sera peut-être éternelle.—Pour certains métiers la *nuit* c'est le jour.—C'est pendant la *nuit* que les plus tristes pensées obsèdent l'esprit.—Sans la *nuit* le jour serait intolérable.

Parmi les êtres vivants la *plante* est la plus primitive. On dirait que la *plante* est très malheureuse en ce qu'elle n'a ni liberté ni mouvement; elle est peut être la plus heureuse en ce qu'elle n'a ni liberté ni mouvement; elle est peut être la plus heureuse parce qu'elle n'as pas de sensibilité. Si Dieu avait donné à la *plante* une autre couleur que le vert. l'aimerions nous aussi bien? Tel le sol, telle la *plante*.

Le vent n'est que l'air en mouvement. Si léger et capricieux que le *vent* puisse nous paraître, il a pourtant ses lois et ses marches delimitées et déterminées.—Les fleurs s'envoient leurs baisers au moyen du vent.—Soyons comme le vent; il agit sans être visible, il caresse comme le zéphyr et brise tout comme l'ouragan.

L'oiseau est le thermomètre de plusieurs hommes.—Les hommes appellent *oiseau* celui qui est un étourdi; c'est une injustice comme il y en a tant d'autres.—Il y a peut être relativement plus de sagesse dans le cerveau d'un petit *oiseau* que dans celui de certains politiques. Si *l'oiseau* n'existait pas l'homme serait plus malheureux, la nature plus triste, mais les vers et les insectes en remercieraient Dieu.....

LE FIGUIER DES INDES

Cet arbre est une des plus belles productions de la Nature dans l'Inde. De larges feuilles, douces au toucher, et d'un vert tendre à la vue, au milieu desquelles brillent de petites figues d'un rouge écarlate, donnent une ombre paisible et salubre au voyageur fatigué. Les Hindous ont la plus grande vénération pour cet arbre et lui rendent en quelque sorte les honneurs divins. Les branches de ce bel arbre servent de demeure à une infinité d'animaux. On y remarque surtout des paons, des écureuils et des singes. On peut facilement se faire une idée du mouvement continu qu'y produit la nombreuse population de ces derniers. Rien n'est si divertissant que leurs mines grotesques, leur humeur fantasque et les leçons qu'ils donnent à leurs petits pour leur apprendre à devenir agiles et à sauter adroitement de branche en branche. Ces leçons, qui sont accompagnées de caresses quand l'élève est docile, et de coups quand il est révéche le conduisent insensiblement à faire sans crainte les sauts les plus périlleux, et l'habituent à cette adresse vive et souple qui distingue ces animaux de tous les autres. (Copie).

Le *chien* garde la maison, le troupeau et veille pendant notre sommeil. Quelquefois l'instinct du *chien* à découvert l'ennemi le plus redoutable dans celui que son maître regardait comme un ami.—On croit ordinairement que la langue du *chien* guérit les plaies qu'il lèche; souvent il les infecte.—Plusieurs assassinats ont été découverts grâce aux *chiens* des victimes.

Quand on se baigne dans une profonde *rivière*, celui qui sait nager y trouve de l'agrément, celui qui ne sait pas, la mort. Toute petite qu'une *rivière puisse* être, elle aura toujours des mystères; en dehors des poissons, elle nourrit des milliers d'animaux dont la vue de l'homme, dépourvue d'instruments, ne pourrait soupçonner l'existence. La *rivière* est comme la vie: la plus douce et la plus pure contient toujours une petite quantité de sel.—La vie et le bonheur des villages et même des contrées dépendent quelquefois de l'eau d'une *rivière*; elle apporte les principes nourrissants à la région qu'elle traverse.

Pendant un orage, la pluie tombe à verse et le vent atteint une vélocité de 25 mètres par seconde au moins. Les météores ne sont pas rares pendant l'orage, surtout les électriques.—Dans les pays froids, l'orage est souvent accompagné de grêle; dans les pays chauds, des éclairs, du tonnerre et de la foudre; en mer des trombes parfois, et une grande obscurité toujours, lo rendent très dangereux et imposent.—Ce qui caractérise les orages des pays intertropiques c'est le mouvement vertigineux des vents tout en se déplaçant et suivant une direction connue; les tourbillons qui en résultent, déracinent les arbres, font tourner et s'entre-

choquer les navires et arrachent les toitures des maisons.

LA TOURTERELLE ET LA PIE

Une tourterelle qu'avait atteint à l'aile, le plomb du chasseur, n'avait pu suivre les autres oiseaux dans leur migration accoutumée. Elle s'était réfugiée dans une forêt où elle s'était choisi un chêne pour abri. L'amitié, les doux épanchements étaient un besoin pour son âme; il y avait au fond de son cœur des secrets qu'elle aurait voulu confier à une amie discrète. Or, elle avait pour voisine une pie qui, après s'être montrée un peu plus communicative, dit tout ce qu'elle savait, puis ce qu'elle ne savait pas, parla, jasa, passa en revue tous les oiseaux de la forêt, imagina même des disgrâces, qu'elle n'avait jamais essayées, des situations délicates on elle ne s'était jamais trouvée, une foule de sentiments qu'elle n'avait point éprouvés, ne les ayant jamais connus que par tradition. La tourterelle, charmée d'un tel abandon, s'épancha toute entière dans le sein de sa nouvelle amie; mais celle-ci n'eut rien de plus pressé que d'aller répéter à tous les autres oiseaux les secrets qu'on lui avait confiés. La pauvre tourterelle, indignée d'une si grande trahison et donnée d'une sensibilité excessive, ne tarda pas à mourir de chagrin.

Confier un secret à un indiscret c'est mettre tout le monde dans sa confidence. (Copié).

LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ

L'été est la saison du plaisir et du mouvement: grâce à la longueur de ses jours, tous ceux qui le peuvent, voyagent pour admirer la nature dans toute sa beauté, pour visiter différents pays ou pour prendre les bains de mer, que les exigences de la santé ou de la mode imposent, pour changer de l'air et faire une provision de chaleur et de gaieté pour les froides soirées de l'hiver. Ceux qui ne disposent pas de grands moyens, restent chez eux et rien n'est plus charmant que de les voir, le soir, à l'heure du crépuscule, assablés dans leurs jardins sous les vieux arbres, prenant le thé, jouant ou se racontant des histoires ou se confiant leurs mutuelles impressions: c'est alors que la brise, parfumée et remplie d'émanations vivifiantes, pénètre le sang et éveille dans l'esprit des images joyeuses, des réminiscences agréables comme si dans le souffle mystérieux se révélait l'être invisible qui nous a apporté nos premières sensations

LES MOYENS DE SE GARANTIR DU FROID

Il est probable que la première chose dont l'homme se servit pour se garantir contre le froid, était une caverne, le creux d'un arbre ou l'excavation d'un rocher: les premiers hommes ne devaient pas être très frileux et supportaient bien un froid graduel et continu: mais ils seraient pourtant sensibles aux brusques changements, aux courants froids, aux vents du Nord, et pour cela chercheraient à se mettre à l'abri. Le long séjour dans ces habitations primitives aurait rendu après sa

sensibilité plus délicate, et pour son confort et pour s'abriter de l'air extérieur il aurait eu besoin de couvrir sa nudité, soit en arrachant aux animaux leurs peaux, qui les défendaient contre le froid, soit en tissant des feuilles et des filaments végétaux. Un hasard, le choc de deux corps durs, la foudre qui, en tombant, brûle une forêt, les mirent ensuite en rapport avec le feu, et par là ils connurent ses propriétés dégoûdissantes: de là à en faire usage il n'y a qu'un pas.

Plus tard, mais beaucoup plus tard, et seulement quand, grâce au concours du hasard et de mille heureuses circonstances, son industrie se fut développée relativement, il connut l'usage des boissons spiritueuses pour réchauff son sang endormi et en activer la circulation.

LES MATÉRIAUX QUI ENTRENT DANS L'ÉDIFICATION DES MAISONS

L'homme met à contribution toute la nature à peu près pour lui sa demeure. Au règne minéral il emprunte la pierre, les marbres, le sable, la chaux, le fer, le zinc, l'étain, le plomb et tout ce qui peut lui servir, ou comme soutien, lien, attache ou simplement comme ornémentation. Il prend du règne végétal le bois dans sa riche variété, les joncs, les bambous, les feuilles et divers filaments qu'il tisse pour sa commodité intérieure. Les animaux lui donnent leur peau, leurs cornes, leurs défenses, pour en faire des tapis, orner les murs ou pour embellir les chambres par des capricieuses et fantasques incrustations.

LES USAGES DE LA PIERRE

Exception faite du fer, il n'y a peut-être pas, sur notre planète une matière qui sert à plus d'usages à l'homme que la pierre. Elle l'a accompagné dans toutes les périodes de sa laborieuse marche à travers les âges. Elle lui servit d'abord de demeure en lui offrant ses cavernes et ses grottes; coupée en petits morceaux elle a été sa première arme soit pour se défendre soit pour chasser les animaux qui constituaient sa nourriture. Peut-être même, se procurait-il du feu en frappant une pierre contre une autre pour faire jaillir l'étincelle qu'un heureux hasard lui avait fait découvrir. Avec des morceaux de rochers il éleva des autels aux divinités que sa crainte et son ignorance faisaient éclore dans son imagination à l'aspect des puissants phénomènes de la nature; il imita construction des cavernes pour se procurer un abri en entassant bloc sur bloc; il marqua par la présence de cette matière durable l'endroit d'un tombeau, un lieu fameux quelconque, créant ainsi le premier monument. Ensuite il voulut la façonner pour rendre plus saisissant le souvenir des êtres chéris et cela fit naître la sculpture. Dire tous les usages de la pierre à travers les siècles et parmi les différents peuples qui ont existé et existent encore sur la surface du globe, serait faire l'histoire de l'humanité: il nous suffira de dire que, dans le moment actuel, la quantité de pierres que la nature a créées, ne peut plus satisfaire à l'exigence de l'homme qui se voit obliger d'en fabriquer au moyen du ciment, pour édifier des églises, des bâtiments, des maisons, des murailles, des forteresses, pour paver les rues, former

les quais des rivières, et canaliser les fleuves. On pourrait dire que sans la pierre l'homme ne serait pas ce que nous le voyons actuellement.

COMMENT ON CUIT LE RIZ

La manière de préparer le riz diffère considérablement selon les peuples qui s'en servent pour leur nourriture. Sans parler ici des gâteaux que l'on fait avec le riz et dont l'énumération serait fatigante, nous nous bornerons aux préparations les plus usitées. Depuis l'habitant de Valence, en Espagne, qui cuit son riz avec des anguilles, des poulets, des écrevisses, etc., faisant ce qu'on appelle un *arroz á la Valenciana*, jusqu'au Chinois de la province de Fou-tchéou qui le mange bouilli simplement dans une énorme quantité d'eau, il y a l'Italien qui l'assaisonne à sa façon pour son *risotto*, le Turc qui en fait le *pilaw*, l'Hindou qui s'en sert pour son curry, le Malais et le Japonais qui le font bouillir dans des pots de terre ou morceaux de bambou, l'Américain qui y met de la graisse ou du beurre. La préparation la plus ordinaire en usage chez la plupart des peuples qui se nourrissent du riz, c'est à coup sûr, la suivante: on met une certaine quantité du riz décroulé dans un pot de terre de façon à ce qu'il n'occupe pas plus d'un quart de la capacité du pot: on le lave trois ou quatre fois en le frottant contre les parois intérieures jusqu'à ce que l'eau qui en sort soit claire et transparente. Alors on y ajoute autant d'eau qu'il est nécessaire et on met le tout sur le feu. Il faut que ce feu soit ardent et égal pour que

le riz cuise bien. Quand l'eau commence à bouillir, on remue le riz avec une cuiller, on nettoie les bords du pot et on éteint la flamme pour le laisser cuire à petit feu: cela ne dure en tout qu'un quart d'heure ou vingt minutes au plus. Dans certaines contrées, et chez les familles riches, on prépare même le riz à l'aide de l'évaporation. Le pot a alors deux compartiments: l'inférieur qui contient l'eau bouillante, et le supérieur où le riz se trouve: ils ne sont séparés qu'au moyen d'un fin crible de bambou ou d'autre matière. Préparé de cette manière le riz est indubitablement une nourriture très propre et très facile à digérer.

Parties de la proposition.

Sujet

Verbe

Attribut

(Déterminatifs

(Explicatifs

Compléments..... (Directs

(Indirects

(Circonstanciels

La *préposition* indique un rapport entre deux termes dont le second est toujours complément du premier.

La *conjonction* relie deux propositions ou des termes semblables d'une même proposition.

L'*interjection* est un simple cri qui exprime un sentiment quelconque.

Les *mots en apostrophe* servent pour adresser la parole aux personnes et aux choses.

Les *explétifs* sont des mots qui n'ont aucune fonction grammaticale.

Formes de Style.

- 1.^a—Affirmation.....La vie de l'homme est courte.
- 2.^a—Négation..... " " " " n'est pas longue?
- 3.^a—Interrogation..... " " " " est-elle si longue?
- 4.^a—Exclamation-Que " " " " est courte.
- 5.^a—Injonction-Voyez combien la vie de l'homme est courte.

Règles des participes passés.

I—Le participe passé, employé sans auxiliaires, s'accorde comme un adjectif avec le mot auquel il se rapporte.

II—Le participe, accompagné de l'auxiliaire *être*, s'accorde avec le sujet du verbe.

III—Le participe avec *avoir* s'accorde avec le complément direct quand ce complément précède le participe, et reste invariable si le complément est après ou s'il n'y a pas de complément direct.

IV—Le participe des verbes pronominaux quoique conjugué avec *être*, suit les règles d'accord du participe avec *avoir*.

REMARQUES. 1.^o—Le participe des verbes unipersonnels est toujours invariable; il en est de même du participe des verbes neutres.

2.^o—Le *peu* a deux significations: il signifie *un peu* et *pas du tout*: dans le premier cas le participe s'accorde avec le substantif qui suit le *peu*; dans le second cas, le participe reste invariable.

3.^o—Quand un verbe à un temps composé a pour complément direct le pronom *en* le participe qui s'y rapporte reste invariable.

Tableaux des Proportions

I—Isolée	{	absolue incidente.															
II—Faisant partie d'un groupe.	{	<table style="border-collapse: collapse; display: inline-table;"> <tr> <td style="padding-right: 10px;">(Principale</td> <td style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">{</td> <td style="padding-left: 10px;">determinatives</td> </tr> <tr> <td style="padding-right: 10px;">Subordonnées</td> <td style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">{</td> <td style="padding-left: 10px;">explicatives</td> </tr> <tr> <td style="padding-right: 10px;">Coordonnées</td> <td style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">{</td> <td style="padding-left: 10px;">directes</td> </tr> <tr> <td></td> <td style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">{</td> <td style="padding-left: 10px;">indirectes</td> </tr> <tr> <td></td> <td style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">{</td> <td style="padding-left: 10px;">circonstanciellles.</td> </tr> </table>	(Principale	{	determinatives	Subordonnées	{	explicatives	Coordonnées	{	directes		{	indirectes		{	circonstanciellles.
(Principale	{	determinatives															
Subordonnées	{	explicatives															
Coordonnées	{	directes															
	{	indirectes															
	{	circonstanciellles.															

Moyens de reconnaître la nature des propositions.

La proposition qui forme une phrase à elle seule est une isolée *absolue*. Celle qui tombe au milieu d'autres propositions sans dépendre d'aucune et sans qu'aucune autre dépende d'elle est une *isolée incidente*.

Pour apprécier la nature d'une proposition dans une phrase qui en renferme plusieurs, il suffit de voir par quoi elle commence, en ne tenant compte que de deux espèces de mots: les *conjunctions* et les *pronoms relatifs*.

On remarquera seulement qu'il y a deux sortes des conjonctions. celles qui relient les coordonnées ou *conjonctions de coordination* (ce sont toutes celles qui ne renferment pas de *que*, exemples: *et, ou, mais, car, donc*, etc.), et celles qui unissent les subordonnées ou *conjonctions de subordination*, (ces conjonctions sont *lorsque, puisque, afin que, dès que*, etc

Si et quand quoique ne renferment pas de *que* sont des conjonctions de subordination.

Toute proposition qui ne commence ni par une conjonction ni par un pronom relatif est une *principale* (elle est d'ordinaire au commencement de la phrase et peut exceptionnellement commencer par une conjonction de coordination).

La proposition qui commence par une conjonction de coordination est une coordonnée à la *principale* (la conjonction peut être sous-entendue).

CE QUE NOUS MANGEONS

L'homme mange tout ce qu'il peut et se laisse manger par lui. Non seulement il tue les animaux qu'il élève à cette fin, comme le porc qui ne paraît être créé que pour lui servir de nourriture, tant il ne vit que pour s'engraisser; non seulement il sacrifie à sa voracité les animaux de basse cour comme les dindes, les oies, les canards, les poules, les colombes, dont il ne se contente pas des individus adultes mais aussi de leurs petits nés de leurs œufs; il tue aussi le bœuf qui l'aide à labourer son champs, le mouton que lui fournit son habillement pour l'hiver, et quand la faim le talonne il mange non seulement les rats, les chiens, les chats,

comme cela souvent arrive pendant des sièges opiniâtres, mais aussi son cheval, son noble compagnon qui a combattu avec lui, pour lui et l' a sauvé peut être en maintes dangereuses occasions. Tyran de toute la nature, l'homme ne limite pas ses exigences aux êtres qui plus ou moins dépendent de lui; il chasse aussi les animaux qui vivent dans la liberté des bois et des forêts incultes; le lapin, le daim, le cerf ont beau fuir avec toute la vélocité de leurs fines jambes, sa flèche ou la balle de son fusil les atteindra au milieu de leur rapide carrière; en vain le sanglier lui fera face et lui montrera ses défenses meurtrières; en vain l'ours le menacera de ses puissantes et lourdes pattes, l'homme trouvera toujours le moment pour leur plonger son couteau dans le cœur, et célébrer sa victoire en mangeant la chair de ces victimes. Même les animaux qui vivent dans l'air, et qui s'y montent hors de l'atteinte de sa vue, ne laissent pas de devenir sa proie. Le poisson pourra se cacher dans les abîmes, ennemis de la vie humaine; les molusques protégeront leur frêle et pauvre existence au moyen de grosses armures, aussi dures que la pierre elle-même et s'attacheront aux rochers par des concrétions calcaires, comme les huîtres par exemple; l'homme saura les détacher, ouvrir leurs puissantes valves, les poursuivre dans les profondeurs des mers, et inventer mille moyens pour s'emparer d'eux, soit par la force soit par la ruse.

L'appétit de l'homme ne se satisfait pas du tribut que les autres animaux lui paient: il lui faut encore d'autres victimes. Les plantes lui offrent un champ immense pour repaître les exigences de sa voracité. Depuis les algues que la mer envie aux rivages comme

les liquens jusqu' au fruit du palmier qui se balance dans l'espace il y a toute une serie innombrable de plantes qui lui donnent, les unes leurs racines comme les pommes de terre, les patates, les carottes; les autres leurs tiges, comme les asperges; celles-ci leurs feuilles comme la laitue; celles là leurs fleurs, leurs fruits, leurs sémences, comme les légumes, dont nous nous nourrissons tous les jours. Il y a même des végétaux qui sont comestibles depuis la racine jusqu' au dernier bourgeon, et dont la fleur, la sémence, les feuilles et la tige servent à nourrir comme la *Kachumba* de l'Inde et les champignons. Les gommés que distillent certains arbres, ainsi que la sève de l' arbre à lait et les résines d' autres non seulement ont leur emploi dans la Médecine, mais aussi dans la composition des gâteaux, dans la confiserie et dans d'autres préparations plus ou moins usitées. Outre cela, les graminées, le blé, le riz, le maiz constituent la nourriture quotidienne de tous les hommes, c'est du règne végétal que l'homme tire ses boissons soit nourrissantes comme le vin, la bière le chocolat, ou simplement excitantes comme le thé, le café, l'alcool, etc.

C'est du règne minéral qu'il prend le moins possible. Soit que la simplicité des formes des minéraux tentât peu sa gourmandise, soit que la difficulté de les transformer en compositions assimilables, leur manque de goût, ou leurs qualités quelquefois destructives lui aient inspiré de l'indifférence, du dégoût ou de l'horreur, la vérité est que l'homme ne prend du règne minéral que les substances composées des corps qui se trouvent aussi dans son organisme. Ainsi, parce qu'il

a du fer et des chlorures dans son sang, des carbonates dans ses os, de l'hydrogène et de l'oxygène partout, il avale des composés de fer il mange du sel, etc.

Ni la férocité, laideur, ni la bizarrerie garantissent assez certaines créatures de la voracité humaine. Les peuples du Nord mangent l'ours, les chinois le requin et les serpents; les méridionaux comme les Français et les Espagnols regardent comme une friandise les escargots; plusieurs nations mangent des grenouilles; les Arabes et les Malais tiennent en grande estime les sauterelles; en Europe la soupe de tortue est très recherchée ainsi que le fromage fermenté. Quelques voyageurs même parlent d'une peuplade en Amérique qui se nourrit dans certaine saison, de la terre qu'ils prennent par bouchées. Enfin, l'homme fait bien honneur à son appellation *d'omnivore*; il mange de tout, il se mange lui-même, cela n'arrive pas seulement parmi les peuples dits civilisés, comme c'est le cas dans une horrible famine, pendant une longue navigation; Deux matelots anglais n'ont-ils pas mangé un jeune mousse il y a à peu près huit ans?

COMMENT ON BATIT UNE MAISON

Un Français que les événements politiques ont forcé de s'expatrier dans les pays tropicaux demande à un de ses amis, qui a séjourné longtemps en Malaisie, des renseignements sur la bâtisse des maisons appropriées aux exigences du climat. Son ami lui écrit la lettre suivante:

Mon cher ami:

Je comprends bien toute l'importance de la question que vous venez de m'adresser, touchant la manière de bâtir une maison dans un pays tropical. Nulle part peut-être la bâtisse d'une maison n'a plus d'importance que dans les climats chauds, non seulement au point de vue des commodités mais aussi de la santé de l'individu, étant donné le fait que la vie s'y passe presque toute entière. En conséquence je vais tâcher de mettre à votre disposition ce qu'une longue expérience en Malaisie m'a appris à ce sujet.

Ne devant pas bâtir votre maison serrée contre une autre, comme cela arrive dans les villes européennes vous choisirez un endroit suffisant (le terrain étant à bon marché) pour que votre demeure puisse être entourée d'un jardin, où vous planterez des arbres, des palmiers, des bambous, qui, par leur ombre, vous garantiront des rayons du soleil et attireront la fraîcheur sans empêcher les courants d'air si nécessaires à la vie. Ensuite, vous creuserez la terre jusqu'à une certaine profondeur, disons trois mètres si vous n'êtes pas dans un pays humides ou quatre et même cinq, si la nature

du sol est marécageuse ou peu sèche. Vous remplirez ce creux de pierres, de morceaux de briques, de ciment jusqu' à un mètre des bords, et vous tâcherez de pétrir le tout en l'aplanissant bien et en le rendant ferme et solide. Cette couche vous garantira de l'excès d'humidité et rendra les fondations imperméables aux pluies qui filtrent toujours à travers le sol. Quand cette couche se sera raffermie vous jetterez les fondements, suivant ce que vous désirerez, un palais ou seulement un cottage, sans oublier de laisser toujours une cour, assez grande au milieu pour favoriser encore plus la ventilation. Inutile de vous dire que vous devez ajouter un jardin aussi, au milieu duquel vous ferez jaillir une ou deux fontaines, si vous le pouvez. Vous affermerez ces fondements avec les mêmes matières dont vous avez comblé le creux; les caves ne sont pas nécessaires ni même utiles, attendu que les pluies filtreront probablement au travers de leurs murs ou les inonderont pendant les orages torrentiels. Cela fait, vous avez comblé le creux; les caves ne sont pas nécessaires ni même utiles, attendu que les pluies filtreront probablement au travers de leurs murs ou les inonderont pendant les orages torrentiels. Cela fait, vous édifierez les murs, en les faisant toujours épais et doubles pour que les fréquents tremblements de terre ne les renversent pas à la première secousse. Sans perdre de vue la ventilation, tâchez toujours de faire les portes et les fenêtres larges, bien larges; dans la distribution des compartiments éloignez la cuisine de vos habitations ainsi que le magasin des provisions: autrement la chaleur et l'odeur ne vous laisseraient ni travailler ni même dormir. Que votre maison n'ait que deux ou

trois étages au plus, y compris l'entresol élevé d'un mètre et demi au dessus du terrain. Les chambres doivent être larges ainsi que les salons et les bureaux et assez hautes de plafond pour que vous puissiez y conserver des plantes, des fleurs et même des palmiers. Après avoir construit les murs, que vous renforcerez avec de gros troncs d'arbres cachés dans les colonnes, vous finirez tout de suite le toit, avant d'entreprendre aucune autre chose, afin de garantir l'intérieur pendant la saison des pluies et de permettre aux maçons et aux charpentiers de travailler à leur aise. Le toit soit être solide mais le plus léger possible; les pluies torrentielles gâtent bientôt les faibles toitures, et les tremblements de terre rendent trop dangereuses celles qui sont trop lourdes et surchargées. Une fois que vous vous êtes assuré que votre toit (en zinc, en briques, ou en feuilles) ne laisse pas passer une seule goutte d'eau, vous pourrez commencer les ouvrages intérieures, la maçonnerie, la boiserie, etc. Le parquet doit toujours être fait en bois, jamais en briques ou en fayences comme cela arrive dans la Sud de l'Europe sous prétexte que la brique est fraîche: elle vous donnerait du rhumatisme quand la saison des eaux viendrait. Construisez des véranda's du côté qui donne vers le Sud, même tout autour de la maison: elles vous seront très utiles. Avant de songer à la salle à manger, soignez d'abord la salle de bain, car elle vous est nécessaire pour vous conserver la santé. Un escalier large, droit et à marches faciles et commodes vous sauvera le vie si quelquefois un tremblement de terre vous surprenait pendant que vous êtes aux étages supérieurs; c'est pour cette raison que la plupart des habitants dorment à

l'entresol. Pour vous mettre à l'abri de la foudre pendant les orages, rien n'est plus sûr qu'un ou deux paratonnerres placés sur le toit ou au milieu du jardin. Si vous disposez d'un terrain suffisant, n'oubliez pas de faire construire une terrasse, et si vous n'en avez pas, faites en mettre une à la place de la toiture, ayant toujours soin qu'elle soit assez convexe pour que l'eau de pluie coule facilement: vous en verrez après les immenses services et l'utilité. Gardez vous bien en tout de sacrifier à vos préoccupations les exigences du climat car vous seriez la victime de votre imprévoyance. Enfin, pendant que vous bâtirez votre maison, ayez toujours présent à la mémoire la puissance des phénomènes naturels tels que les tremblements de terre et les orages, les incommodités de la chaleur, le besoin d'air et de propreté, l'humidité du sol, les maladies épidémiques, etc., et tâchez d'y pourvoir par les moyens que les habitants connaissent, ou que votre intelligence vous inspirera.

Tout en vous souhaitant une vie heureuse et paisible je vous envoie le salut plus amical et mes amitiés les plus sincères.

Suites des propositions.

Si elle commence par un pronom relatif, la proposition est une *subordonnée déterminative* ou *explicative*, suivant qu'on peut ou non la retrancher sans nuire au sens de la phrase.

La déterminative commence parfois par la conjonction *que*, c'est lorsqu'elle détermine, par exemple un pronom neutre, un adverbe ou un adjectif.

Une proposition qui commence par une conjonction de subordination, est une *subordonnée directe, indirecte* ou *circonstancielle*: directe, si répond à la question *quoi?*, indirecte si elle dépend d'une préposition et circonstancielle quand elle indique une circonstance de temps, de lieu, de manière ou de cause.

Toute proposition qui commence par une conjonction de coordination, suivie d'une conjonction de subordination, est une coordonnée à une *subordonnée directe, indirecte* ou *circonstancielle*.

Si elle commence par une conjonction de coordination, suivie d'un pronom relatif, c'est une coordonnée à une *subordonnée déterminative* ou *explicative*.

UN ÂNE REPROCHE À SON MAÎTRE SES MAUVAIS TRAITEMENTS

(Discours)

Assez, monsieur, maintenant c'est mon tour. Depuis longtemps j'ai souffert sans proférer un seul mot, sans vous faire aucun reproche, vous ne me comprendriez pas d'ailleurs, puisque vous n'êtes pas un âne et n'avez malheureusement que deux pieds, ce qui vous excuse, car ils donnent peu de solidité à vos jugements. J'aurais voulu que ma sage conduite, ma patience, mon exemple et ma détérioration vous rendissent un peu plus traitable, mais je vois que je me suis trompé; vous n'êtes qu'un homme et vous restez toujours homme: la société des ânes ne vous rend pas meilleur. Tout a été inutile: Vous continuez à me maltraiter, à

abuser de votre force envers moi, créature pensante et pacifique: vous me taquinez trop quand je travaille; vous m'accablez d'injures et de coups; vous me nourrissez mal; mes forces et ma patience sont à bout. Assez je vous dis; je veux parler pour vous éclairer; vos insignifiantes oreilles ne vous empêcheront pas de m'écouter; il faut que je vous aides; si la nature vous a privé de la précieuse faculté de braire, ce n'est pas une raison pour persister dans l'abrutissement; par bonheur nous vivons encore, les ânes, pour vous corriger de vos mauvais instincts.

Sachez que Dieu vous a créé pour nous accompagner sur la terre, pour nous atteler à des charrettes puisque c'est un fait indéniable que le vrai bonheur pour l'âne consiste à transporter quelques ânes arriérés, des fanatiques abrutis, qui prétendent que notre bonheur se réduit à recevoir de temps en temps quelques coups de bâton et de broire tristement; d'autres, au contraire, des philosophes matérialistes, sont d'avis qu'il n'y a rien hors du chardon et de la paille. Mais, ce sont des opinions religieuses et philosophiques dont le vrai sens vous échappe et qui n'ont rien de commun avec notre sujet. Il est question seulement de vous avertir qu'en manquant le but pour lequel vous avez été créé, en suivant vos instincts égoïstes et féroces, vous m'écartez de mon chemin, vous offensez en moi la Providence, vous agissez contre la Nature, et c'est pour cela que je vous arrête et vous engage à considérer. Regardez ce que vous avez fait de moi. J'étais un âne robuste, gai, un peu têtu peut être, mais toujours actif, courageux, sautillant, gambadant, faisant retentir les airs de ma voix puissante et harmonieuse. Depuis que je vous ai

eu, j'ai maigri énormément; la rondeur de mon ventre a disparu; il est devenu à peu près comme la taille de votre fille. Tenez; mes os semblent vouloir sortir à travers leur enveloppe comme s'ils cherchaient à me quitter pour se déclarer en grève; tant ils sont mécontents de l'excès de travail et du manque de ropes et de nourriture. Regardez mon dos, regardez cette place noble et insigne où s'étale le vis-à-vis du ciel et où l'Éternel a mis toute la force et toute la sublimité de l'être ânesque: Les poils en sont tombés, j'ai même des plaies à leur place. Considérez mes oreilles, mes belles oreilles que je dois à une faveur toute spéciale du Créateur et dont tout âne doit être fier et orgueilleux; elles tombent aussi sans vie, flasques et tristes, honteuses de mon humiliation. Quelle compte rendrai-je à Dieu lorsqu'il me demandera ce que j'ai fait de mes organes si nobles, si longs et si poilus? Enfin, tout mon corps est brisé, je marche en boitant; je suis mal nourri, couvert de boue et de plaies hideuses où pullulent les mouches et des insectes de toutes sortes; je peux braire à peine; mes lèvres pendent mélancoliquement, mes yeux se ferment, je me sens mourir. Est-ce-là, ingrat, la récompense de tout ce que j'ai fait pour vous chaque jour? Ne voyez vous pas que si cela continue je mourrai un de ces jours, les ânes-mêmes ne sont pas immortels.

Et une fois je serai mort, vous travaillerez alors pour vous et pour moi, vous serez obligé de porter vous-même, ce qu'il vous faudra transporter au marché; vous courberez, votre dos n'est pas fait pour un si noble exercice; si vous êtes pressé, il vous faudra courir, même sur un sentier pierreux, avec vos malheureux pieds qui n'ont pas même une seule corne pour les pro-

téger. Le matin je ne vous éveillerai plus avec mon chant pour vous engager à travailler; vous marcherez tout seul le long des routes sans la compagnie égayante d'un âne raisonnable; avec son joli trot piqué et continu qui est le charme des bois et des paysages. Enfin vous serez le plus malheureux des animaux et vous vous repentirez quoique un peu tard. Alors, pour ne pas succomber à votre désespoir vous serez obligé de déboursier de l'argent pour servir à un nouvel âne, chose qui n'est pas toujours facile, attendu qu'il y a beaucoup d'hommes qui aspirent aussi à cette honneur et que nous devenons plus rares; n'est pas ânier qui veut.

Mais vous ne comprenez peut être pas toute l'importance de ce que je dis: l'idée de l'avenir a peu d'influence sur les instincts de l'homme. Un de mes frères mourut parce que son serviteur voulut à vivre sans manger; après sa mort, l'homme eut beau pleurer son excellent maître trépassé précisément quand il commençait déjà à s'y habituer; mon frère ne resuscita plus. Eh bien; nous sommes susceptibles d'être corrigés par l'expérience, vous ne l'êtes pas peut-être, et si vous voulez me faire mourir comme mon frère, moi je ne le veux pas. En conséquence, si vous continuez à me maltraiter, quand je n'en pourrai plus, avant de mourir, je vous flanquerai deux bons coups, sur n'importe quelle partie du corps- sur la tête ou sur la poitrine, aussi forts et bien donnés que ces coups si universellement célèbres qu'un de mes ancêtres lâcha un jour à un énorme lion, et qui le tuèrent au moment ou il voulait lui arracher une épine. Quelques hommes prétendent que ce n'était qu'un loup affamé, mais c'est par envie qu'ils le disent; il ne faut pas regarder de si près; il faut craindre les coups.

LES BIENFAITS DE LA PLUIE

(*Dialogue.*)

—O père, quelle pluie! Qu'elle est désagréable! Que la vie serait belle s'il n'y avait pas de pluie! Il ferait toujours beau, on pourrait toujours se promener; la boue ne salirait pas nos chaussures ni nos habits, et les hideux parapluies n'iraient pas encombrer les rues et les trottoirs.

—Charles, mon fils, tu parles comme un petit enfant. Tu vois les choses sous un seul point de vue, tu juges étourdiment et sans réfléchir. Si pendant un an il ne pleuvait pas, nous pleurerions tous, et tu seras un de ceux qui la demanderaient au ciel.

—Moi! Jamais de la vie! Même si j'avais à vivre deux mille ans je ne demanderai jamais une seule goutte de pluie, à coup sûr. A quoi sert—elle si non qu' à empêcher le monde de se promener, pour prendre de l'air? Si on tombe malade pour rester enfermé chez soi c'est certainement à cause de la pluie. Si Dieu n'en avait pas fait, il y aurait moins de maladies, moins de rhumatismes, et nous serions tous contents.

Écoute, mon fils s'il n'y avait pas de pluie, tu ne mangerais pas du pain, tu ne boirais ni de la bière ni du vin; la pluie arrose les champs, où croît le blé, les vignobles; c'est elle qui fait germer la sémence dans le sein de la terre, dissout les substances dont les plantes ont besoin pour se nourrir et grandir; sans la pluie tu n'aurais pas la verte pelouse où tu vas jouer avec des amis, tu n'aurais pas de fleurs, pas une seule feuille, aucune ombre, aucun arbre te garantirait des rayons

du soleil, puisque tous les végétaux devraient périr, faute d'arrosage.

—Mais, mon père, si ce n'est que pour cela, on y remédierait facilement. Il n'y a qu'à les arroser avec de l'eau comme on le fait quelquefois quand il y a de la poussière. C'est vite arrangé.

—Et d'où puiserais tu l'eau, mon fils?

—Des puits, des fontaines, des rivières: de l'eau il y en a toujours.

—Sais—tu, mon enfant, d'où vient l'eau des fontaines, des puits et des rivières? Ce n'est que l'eau de la pluie. La pluie, en tombant sur la terre, est filtrée en partie à travers les couches du terrain et en partie conduite au moyen des sillons, des creux, des pentes vers certains bassins. L'eau qui se dépose dans le sous—sol, forme les puits et constitue une espèce de réservoir secret que la bonté de la Providence a préparé pour l'homme en cas que celui ci ne profitât pas de l'abondance des sources, ou se trouvât loin des rivières. L'eau qui ne filtre pas, et qui par une loi de gravité va toujours chercher les pentes, coule d'abord sous l'aspect de petits ruisseaux insignifiants, qui, en se réunissant, forment les rivières, comme celles ci les fleuves qui vont se perdre dans la mer; il en est de même pour les fontaines. Quelquefois une certaine quantité d'eau de pluie qui se trouve déposée dans le creux d'une montagne, par la loi, dont je viens de te parler, trouve moyens de se glisser à travers les fissures du terrain, à travers les pierres, les racines d'arbres et sort à l'extérieur, après avoir fait mille détours, en forme de pure et limpide fontaine.

MADRID.

—Mon cher ami: Quand d'un pays du nord de l'Europe on voudra vous parler de l'Espagne, vous n'entendrez que des regrets, des louanges pour le beau ciel azuré, la brise parfumée et saturée, les belles femmes aux yeux noirs, profonds et ardents, avec leur mantille et leur éventail, toujours gracieuses, toujours pleines de feu, d'amour, de jalousie et quelquefois de vengeance. Cela est vrai; on parle toujours de ce qu'on a perdu, de ce qu'on ne voit plus; on regrette, on convoite toujours le bien d'autrui. Il n'est que bien vrai que le ciel d'Espagne est d'un azur limpide, même en hiver quand il fait horriblement froid; que la brise est parfumée, surtout à Valence, en Andalousie, seulement le parfum n'est pas toujours exquis ou agréable; il est aussi vrai que les femmes sont belles, passionnées, d'un esprit naïf, naturel et piquant, nées pour aimer, vivant pour l'amour, et mourant pour avoir aimé, cela est vrai; on remarque tout cela quand on est au milieu d'un pays couvert de neige; quand on n'entend qu'un langage dur, rude, déchirant à l'ouïe; quand on sent le froid pénétrer jusqu'au moelles des os; quand on voit des jeunes filles grandes, blondes, belles, mais sérieuses, sans un sourire aux lèvres, sans une étincelle aux pupilles, marchant à peu près comme les hommes, de ce pas rapide, pressant, allant aux affaires ou à la fabrique. Mais auprès de cette poésie de la Nature, qui crée la rose à la tige épineuse, les plus belles fleurs au parfum envenimé pour celui qui osera l'aspirer, séduit de leur belles couleurs, vous trouverez aussi en Espagne des choses qui vous feront regretter les pays

du Nord quand vous serez là-bas. Je ne vous parlerai de ces contrées d'Andalousie que je ne connais que très peu, car que je n'y ai passé que quelques jours: si j'osais décrire leur climat et leurs mœurs, je craindrais de ne dire que des sottises, des exagérations ou des faits exceptionnels. J'aimerais mieux vous parler de Madrid, où j'ai séjourné longtemps et dont les mœurs, le climat, les histoires, secrètes ou publiques je crois connaître un peu plus.

Madrid est une ville des plus riantes du monde, qui participe au même temps de l'esprit de l'Europe et de l'Orient, qui accepte la régularité, la convenance, le bon ton qui viennent de l'Europe civilisée, sans dédaigner, repousser les brillantes couleurs, les vives passions, les mœurs primitives des tribus de l'Afrique, des arabes chevaleresques dont les traces sont encore à reconnaître partout, dans le type, dans les sentiments, dans les préjudices, même dans les lois. Ce qui vous frappera toujours en venant de l'étranger, c'est l'animation, les brillantes couleurs, et quelque allure sans façon que vous trouverez dans les rues. Vous verrez des linges sales ornant les balcons comme des drapeaux de famille: ce sont les blanchisseuses qui saisissent l'occasion pour étaler devant le public le secret des toilettes et des habillements de leurs maîtres. Mais ne marchez paz, la tête haute, regardant aux balcons pour admirer les jeunes filles, couronnées au milieu des fleurs et des plantes grimpanes, parce que vous courrez le danger de marcher sur quelque chose qui vous obligera à changer de bottes. Prenez garde; si quelqu'un s'approche pour vous demander des renseignements, ne dites pas que vous êtes étranger: cela pour-

rait vous faire un mauvais jeu; on tâchera de vous tromper en imaginant mille pièges et difficilement les étrangers échappent. Ne vous adressez point aux sergents de ville pour apprendre quelque chose; c'est une peine inutile, des mots perdus; ils vous répondront tranquillement qu'ils ne le savent, car ils viennent d'entrer hier au service; mais si vous les pressez en donnant quelque explication dans l'espoir de vous servir de leurs connaissances, ils vous donneront un labyrinthe qu'eux mêmes ne comprennent non plus.

La plus belle chose de Madrid c'est la bourgeoisie; elle est aimable, distinguée, illustrée, franche, digne, hospitalière, et chevaleresque. Elle est aussi un peu aristocratique dans ses goûts; elle aime les rois, les dignités, tout en restant républicaine; elle se moque des curés, des prêtres qu'elle ne pratique pas beaucoup; mais elle est toujours catholique, ayant en horreur les protestants, les juifs et les librepenseurs. Elle est toujours fière de l'histoire de son pays, qu'elle croit le meilleur qui existe au monde; mais aussitôt elle entend parler de quelque crime ou faute commise par ses compatriotes, elle se met à crier: violâ! nous sommes encore des sauvages, nous sommes des vandales, nous avons encore du sang africain, etc.

Le vrai madrilène disparaît de jour en jour; il n'en reste que le bas peuple, la canaille qui est la boue, la fange de Madrid. Toutes les fois que je pense à cette société, je m'imagine le bas peuple comme un fumier, la bourgeoisie comme la fleur qui croît sur le terrain enfumé. L'aristocratie se divise en deux classes: la vieille et la nouvelle. La vieille est encore un peu fière, mais c'est une fierté d'écume: elle disparaît aussitôt

qu'on la touche. La nouvelle c'est le terme moyen conduisant de la bourgeoisie à la vieille aristocratie: il est bien difficile d'en définir les limites, elle est aimable, quelque fois un peu ridicule pour se donner des apparences qu'elle n'a pas et pour prétendre cacher la nouveauté de ses écussons, forgés avant hier.

Le climat de Madrid est horrible; on ne sait pas au matin s'il fera froid ou chaud à midi; le Guadarrama, qui est à la côté, y envoie un vent qui cause beaucoup de pneumonies. Les maisons sont mal bâties, le plancher est en briques; on trouve une ou deux cheminées dans la maison, ce qui fait grelotter en hiver et prendre des rhumatismes. Heureusement, on passe la vie dans les cafés et restaurants, où l'on parle de politique, de taureaux, on discute, on dispute, on crie, on rit, on se bat sans être sûr des motifs ou des causes des divergences d'opinion. Il y a encore beaucoup à dire de Madrid, mais je n'ai plus le temps d'en parler.

NOLI ME TANGERE.

"Mon cher ami: dans votre dernière lettre vous vous plaigniez de mon silence. Vous avez raison: l'oubli c'est la mort de l'amitié; seulement je dois ajouter que pour une vraie amitié n'existe point oubli, et je vous en donnerai la preuve tout de suite.

Il y a longtemps que vous désiriez lire quelque roman, écrit par moi; vous me disiez qu'il fallait faire quelque chose de sérieux, ne plus écrire des articles qui vivent et passent avec la feuille d'un journal. Eh bien; à vos souhaits, à vos trois lettres, je réponds avec mon roman... dont je vous envoie par la poste un volume.

Noli me tângere, mots tirés de l'Évangile de Saint Luc, signifie *ne me touche point*. Le livre contient donc des choses dont personne chez nous n'a jusqu'à présent parlé: tant elles son délicates qui ne consentaient point à être touchés par quelque ce soit. Moi, je tentai de faire ce que personne n'a voulu; j'ai dû répondre aux calomnies que pendant des siècles on a entassées sur nous et notre pays: j'ai décrit l'état social, la vie, nos croyances, nos espérances, nos désirs, nos plaintes, nos griefs; j'ai démasqué l'hypocrisie qui, sous le manteau de la Religion, venait chez nous nous appauvrir, nous abrutir; j'ai distingué la vraie Religion de la fausse, de la superstitieuse, de celle qui commerce avec la parole sainte pour tirer ne l'argent, pour nous faire croire aux sottises dont le Catholicisme rougirait si jamais il en avait connaissance. J'ai dévoilé ce qui était caché derrière les mots trompeurs et brillants de nos gouvernements; j'ai dit à nos compatriotes nos torts, nos vices, nos coupables et lâches complaisances avec ces misères-là. Où j'ai trouvé de la vertu je l'ai di haut pour lui rendre hommage; et si je n'ai pas pleuré en parlant de nos malheurs, j'en ai ri, car personne ne voudrait pleurer avec moi sur les malheurs de notre patrie, et le rire est toujours bon pour cacher des peines. Les faits que je viens de raconter sont tous vrais et arrivés; j'en peux donner les preuves. Mon livre aura (il en a) des défauts sous point de vue artistique, sous un point de vue esthétique je ne dis pas non; mais ce qu'on ne peut me contester c'est l'impartialité de mes narrations.

Voilà ma réponse à vos trois lettres; j'espère que vous serez content et ne me blâmez plus pour mon silence. J'aurais un grand plaisir de savoir que vous le

trouvez de votre goût; je ne crois pas que je sois tombé en disgrâce. Vous m'avez toujours encouragé par vos approbations et vos conseils: encouragez encore votre ami, qui tient beaucoup à vos opinions et censures.

J'attends vos lettres; et aussitôt vous aurez lu mon livre, j'espère votre jugement sévère. Je ne feins pas une modestie étudiée, mais je crois et vous assure que votre opinion sera suivie par moi.

TARTARIN SUR LES ALPES

“Tartarain sur les Alpes” est un charmant et amusant roman d'Alphonse Daudet où il est question des aventures d'un tarasconais, nommé Tartarin. Le fond de ce roman est de mettre en relief les caractères bruyants, vifs, mobiles des habitants du Midi de la France par leur contact avec les hommes d'autres pays. L'oeuvre est satyrique, mais d'une satire gaie, inoffensive, même quand on parle des exagérations propres à ces bons tarasconais que font et défont des histoires, des contes merveilleux sans y faire attention, mentant sans s'en apercevoir, croyant peut-être tout ce qu'ils disent, mais tout avec le meilleur cœur sans la moindre intention de faire tort à quelqu'un ni de tromper personne: c'est seulement une habitude de voir, plus éclatante, plus pittoresque, c'est toujours l'imagination qui l'emporte, sur la réalité, c'est l'esprit poétique qui partout domine. La critique que l'auteur fait des phrases et des mots particuliers aux bons tarasconais n'est qu'un plaisant accessoire du roman, si bien que je crains que ce ne soit un peu trop exagéré. L'exposi-

tion des faits, des aventures est naturelle, la peinture des caractères est charmante, les personnages sont vivants, parlant et agissant selon leurs sentiments, éducation et nationalité, avec des traits piquants et satyriques. Il n'y a qu'un passage où je trouve un peu de l'in vraisemblance, et c'est la scène qui mène au dénouement. Peut-être l'auteur a été contraint de faire passer cela pour donner lieu à la session que Bompard présidera dans le club des Alpines et pour se moquer aussi des serments de fidélité et d'amitié de ses héros. Ceci c'est l'aventure de Tartarin et de Bompard quand tous les deux coupent au même temps la corde qui les attachait l'un à l'autre. Ce n'est pas facile à comprendre pourquoi Tartarin croirait-il à la chute de son ami quand la corde a été prise entre deux morceaux de glacier; Tartarin allait-il dans cette direction? on comprends que Bompard croit cela parce qu'il marchait à l'avant-garde; il se serait senti retenu par arrière et aurait cru que son ami était tombé; mais Tartarin, qui le suivait, aurait vu que la corde se lachait et cela ne pourrait pas lui faire croire que son compagnon eût eu une mésaventure. Mais on ne peut pas écrire toujours selon la vérité et la réalité des choses: tout ouvrage humain a ses défauts. Il ne faut pas non plus oublier que les gens du Midi en content beaucoup, et l'auteur, un meridional lui-même, n'aura peut-être pas encore oublié les habitudes de son pays, malgré son séjour dans le nord de la France. Le roman est plein d'esprit, de traits charmants, de saillies inattendues, et il est bien digne du nom de l'auteur du Sapho.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

La Dimanche des Rameaux que l'Eglise catholique célèbre en commémoration de l'entrée triomphante de Jésus à Jérusalem, inspire bien de curieuses réflexions.

Cette entrée au milieu d'une population enthousiaste saluant et acclamant l'envoyé de Dieu, l'homme juste et compatissant aux douleurs de son prochain, au milieu de la foule qui accourt pour fêter celui qui avait béni la pauvreté, consolé les misérables, les indigents, les déclassés, au milieu des cris de joie, des chants, des rameaux d'olive, des palmes, cette entrée, croyons nous, a décidé de l'avenir du juste, et des destinées de l'humanité pendant des siècles. Peut-être, si Jésus n'était pas entré à Jérusalem triomphant et acclamé par la foule, sa passion n'eût pas eu lieu, et par conséquent, le christianisme ne serait pas devenu ce qu'il a été. Cette entrée décida les jaloux prêtres, les pharisiens, à tous ceux qui se croyaient les seuls ayant le droit de parler au nom de Dieu, de ceux qui n'admettaient pas les vérités que d'autres ont dites parce qu'elles n'ont pas été dites par eux; ce triomphe, ces *hossanna*, toutes ces fleurs, ces rameaux n'étaient pas pour Jésus seul: ils étaient le chant de victoire de la nouvelle loi, ils étaient les cantiques qui célébraient la dignification de l'homme, la liberté de l'homme, le premier coup mortel dirigé contre le despotisme et l'esclavage. Jésus montant un âne et salué par le peuple révolta et mit en action les orgueilleux qui voyaient en danger leur royaume, leur pouvoir, leurs abus et leur

bonheur. Le Dimanche des Rameaux fut le commencement de l'épopée.

Si Jésus n'avait pas été crucifié, s'il n'était pas devenu un martyr de sa doctrine, peut-être celle-ci, aussi divine qu'elle était, serait restée au fond de la Judée, méconnue parmi quelques malheureuses familles qui n'avaient pas même eu le courage de la soutenir, comme nous la voyons chez Pierre qui fut le premier à nier son maître, et chez tous les disciples de Jésus qui disparurent aussitôt que les choses devinrent menaçantes; cette religion se serait perdue avec la nationalité juive. Nous n'aurions au plus entendu parler d'elle comme du bramisme, du bouddhisme, du sabéisme, seulement pour l'étudier comme une curiosité historique peut-être si cette religion arrivait jusqu'à nous elle aurait été défigurée, mutilée, batardée comme tant d'autres dont nous ne connaissons que quelques absurdités, et dont nous nous moquons parce qu'ainsi nous avons appris des voyageurs et missionnaires. Et alors, au lieu d'adorer Jésus, nous l'aurions pris pour un fou comme nous en faisons de Zoroastre, de Bouda et de Manon; au lieu de baisser la tête à ses doctrines, nous les discuterions en plaisantant avec des sourires railleurs.

Ce sont les pauvres qui les premiers ont accepté le christianisme; oui ce sont les pauvres qui, ne voyant plus les ministres de Dieu dans leurs prêtres, devenus despotes, saluaient dans Jésus l'homme de Dieu, l'homme pourquoi la misère n'était pas une souillure et qui pouvait les délivrer de leur malheur; les pauvres qui sont parmi tous les moins contents de leur sort, ceux qui cherchent toujours quelque chose qui soulage leurs souffrances et qui acceptent tout ce qui est nouveau,

desireux de changer leur présent, ne voyant autour d'eux que des larmes et des privations, pareils à celui qui se noie, qui se cramponne à tout, qui saisit tout, n'importe si c'est un fer ardent, n'importe si c'est la lame tranchante d'un poignard envenimé.

Les pauvres ont donné au christianisme le pouvoir, car il était leur ami, leur religion à eux. Les potentats, les riches et les rois ne l'ont accepté qu'après, les uns obligés, les autres par politique, les autres entraînés; l'ont accepté d'abord pour n'être pas écrasés et après pour le maîtriser et en faire leur instrument pour subjuguer les peuples.

Pourquoi donc dans nos temps le christianisme n'est-il plus la religion des pauvres, des malheureux? Pourquoi les riches en sont-ils satisfaits? A-t-il cessé de promettre le bonheur à ceux qui souffrent et s'est-il rangé du côté de ceux qui regnent et dominent?

José Riza .

LE PISTOLET DE LA PETITE BARONNE

"Le Pistolet de la Petite Baronne" est un roman où il est question de mille choses plutôt que des pistolets métalliques; peut-être l'auteur veut-il d'un autre pistolet, très cher à la petite baronne! À la bonne heure. Alors pour parler le plus exactement, l'auteur l'aurait mieux écrit sous le titre *les coups de pistolet, ou la petite baronne immortelle*, car ces *coups de pistolet* ne lui faisaient pas beaucoup de mal, au contraire! Le roman est écrit avec de l'esprit, quelquefois piquant, jamais sale, quelquefois un peu obscur: il y a des scènes incom-

preussibles pour ceux qui ne savent pas ce que l'affaire est, par exemple, le diner à Auteuil. Un autre ne comprendra pas pourquoi les deux jeunes filles se disputeront Mlle. Fernande avec tant de ténacité; Mr. Zola est plus explicite et ses descriptions bien instruisent meme ceux qui n'en savent rien auparavant. Est-ce un défaut ou une bonne qualité? La scène la plus piquante est celle où la petite baronne se trouve par un hazard cherchée avec son cousin; elle lui parle de profiter de l'occasion du sofa mou et doux et que *cela ne sortira pas de la famille.*

C'est un peu transparent, parce que l'auteur y ajoute qu'il la leva et la conduisit au lit. Les scènes qui ne sont pas belles mais dégoûtantes ce sont celles avec le jeune anglais et dans la maison 52. Ces scènes sont plutôt tristes qu'amusantes. L'auteur n'est pas juste: elle peint les dames étrangères avec des couleurs trop fortes: certes, il y a du vice partout et dans toutes les classes de la société, et plus on monte, plus on en trouve, parce que l'oisiveté, la richesse et la vie confortable sont tres favorables à son développement; mais nous ne devons pas croire que toute une classe, toute une classe, toute une espèce soit pervertie. Il est bien vrai que quand une femme du Nord devient passionnée, elle est folle et plus terrible qu'une femme du Midi; je trouve une excuse pour la petite baronne dans l'inconduite de son mari, dans la vie de sa mere, dans les livres que'elle a lus, et dans la même nature humaine qui n'est jamais contente et jamais n'en a assez. Je ne crois pas à la vertu de Mlle. Marion, qui va visiter aussi le diner d'Auteuil avec un Mr. Lynx et à des connaissances comme la *Lionne* et autres; sera-ce

peut-être parce que l'auteur est une comédienne? Je ne peux pas croire que Marie Colombier, auteur du Pistolet de la Petite Baronne, soit une femme: elle parle trop en homme en faisant ses descriptions; elle ne parle presque jamais en femme; elle décrit des choses sous un point de vue masculin et non féminin; nonobstant le livre a aussi quelques traits de comédienne, par exemple, la scène avant la représentation du "Passé Minuit" entre Mlle. Marion et la petite baronne.

Je ne crois pas que ce roman devienne immortel, malgré les traits d'esprit qu'on y trouve: dans ce genre on a écrit beaucoup et de meilleurs. La scène du Café des Ambassadeurs est la plus belle, la plus parisienne, la plus vive; si tout le livre était écrit de la même façon, cela eut été un des plus amusants romans de la vie parisienne.

"Le livre, est-il immoral? Cela dépend de celui qui le lira. Pour ceux qui comprennent qu'il faut vivre, que la matière a des exigences de l'esprit, que les rapports sensuels entre la femme et l'homme sont seulement coupables quand ils ne se dirigent pas vers leur but, ou qu'ils nuisent à un tiers, pour ceux-là le livre est indifférent. Pour les autres qui permettent tout, le livre est bon; et mauvais pour ceux qui défendent tout.

LA PÊCHEUSE ET LE POISSON.

C'était une fois un très petit poisson qui, très content de la rivière où il vivait, ne demandait rien à Dieu qu'un peu de mousse et beaucoup de petites pierres pour courir, se glisser comme dans un labyrinthe.

Le poisson ne connaissait pas ce que c'était le hameçon, il n'avait jamais vu de filets, tant la rivière était petite et ignorée dans le fonds de la montagne.

Il arriva une fois qu'une jeune fille y était allée pour faire sa toilette et pour se regarder dans le miroir de la rivière limpide. La fille vit le poisson et voulut s'en emparer. Elle descendit dans l'eau et avec ses fines et belles mains tacha de le faire prisonnier.

—Viens, dit-elle; tu es beau et petit; tu es en danger, les autres poissons peuvent bien t'avaler un beau jour; mets-toi sous mon protectorat, et je te ferai voir de choses que tu n'as jamais vues. Viens, chez moi j'ai des pots de cuisine, des assiettes, des tasses, des fourchettes, des couteaux, et dans le foyer il brûle un très beau feu: la tu n'auras jamais froid.

—Je ne te comprends pas, dit le poisson; à quoi bon toutes ces choses-là dont tu me parles? Est-ce quelque chose comme une pierre couverte de mousse ou comme le sable fin et confortable de ma demeure?

—Pas du tout! Ils sont mille fois plus beaux que tout ce que tu as vu, plus confortables que tout cela.

—En ai-je besoin moi?, demanda le poisson.

—Mais je le crois bien! Tu seras charmant et ravissant quand d'abord je te mettrai dans une poissonnière; c'est une chose faite exprès pour vous. C'est luisant, brillant, encore plus que tes écailles.

—Et après?

—Tu auras du feu dessous.

—Qu'est-ce que c'est que le feu?

—C'est bien difficile à décrire; il vaudrait mieux le sentir. Tiens! Tu vois le soleil? C'est un morceau du soleil.

—Oh! que ça doit être beau!, dit le poisson, fris sonnante de plaisir. Et après?

—Après, je te mettrai dans une assiette.

—Qu'est-ce que c'est que l'assiette?

—L'assiette... l'assiette, c'est comme un soleil, aussi grande que le soleil, mais avec des fleurs, avec des oiseaux peints dessus.

—Et tu dis que je serai là dans cette merveille-là?, demanda le poisson qui songeait à l'impossible, tant il lui paraissait beau d'être sur un soleil peint de fleurs et d'oiseaux.

—Je t'assure!, répondit la fille; viens seulement avec moi, et tu verras si je tiens parole.

Le poisson doutait encore, il voulait s'assurer et regardait la jeune fille en face. Jamais de sa vie il n'avait vu un poisson plus beau que cette fillette-là. Elle avait une bouche toute rose, des yeux noirs et grands et une chevelure magnifique. Le poisson devint amoureux d'elle et répondit en soupirant, tandis que l'eau faisait monter de petites bulles sur la surface.

—Eh bien; j'aime mieux être dans ta bouche rose, coucher sur tes lèvres, que sur l'assiette et la poissonnière. Si tu me promets de faire ce que je te demande, je te suis; autrement je reste, car pour moi il n'y a de bonheur que de toucher tes lèvres roses et tes petites et blanches dents. Veux-tu?

—Mais oui; si tu ne demandes que cela, j'y consens: je t'aime tant.

—Oh! que tu es bonne!, s'écria le poisson, et il sauta sur les mains de la fillette.

C'est pour cela qu'on dit toujours chez nous: "il est intelligent comme un poisson"; mais les allemandes

disent: "je suis saine comme un poisson". Voila de l'intelligence dans un corps sain.

HISTOIRE D'UNE MÈRE.

La à côté de son petit enfant une mère est assise, affligée et craintive de peur qu'il ne meure. L'enfant était bien pale, ses petits yeux fermés, son haleine était faible et quelquefois profonde comme s'il gémissait, et la mère regardait le petit être de plus en plus triste.

On sonna à la porte et un pauvre vieillard entra, couvert d'un capuchon parce qu'il avait froid et la couverture le chauffait un peu. C'était un affreux hiver; on dehors tout était couvert de glace et de neige, et le vent sifflait de telle sorte qu'il cinglait le visage à tout le monde.

En voyant que le vieillard grelottait et que son enfant sommeillait un petit moment, la mère alla chercher de la bière; elle versa un peu dans un petit pot à la cheminée pour le réchauffer. Le vieillard cependant était assis et berçait l'enfant, la mère s'assit à côté de lui sur une chaise, regardait son fils malade qui respirait profondément; elle leva ses mains en haut.—Ne crois tu pas que je le conserve?, disait-elle. Le bon Dieu ne me le prendra pas.

Mais le vieillard était la Mort même qui hochait singulièrement la tête comme s'il voulait dire oui ou non: c'était la même chose. La mère baissa les yeux et les larmes inonderent ses joues. Sa tête s'alourdit, elle n'avait dormi pendant trois nuits et trois jours, et maintenant seulement, parce qu'elle se leva toute tre-m

blante de froid.—Qu'est-ce que c'est?, demanda-t-elle en regardant tous les coins; mais le vieillard était déjà parti; et son petit enfant aussi était parti, le vieillard l'avait pris, et là au coin la vieille horloge bourdonnait: le gros contrepoids de plomb rouait et tomba sur le plancher, bum! et l'horloge resta aussi tranquille. Alors la pauvre mère sortit en courant hors de sa maison tout en appelant à grands cris son enfant.

Dehors au milieu de la neige une femme était assise, vetue de longs et noirs habits; la femme lui dit, —La Mort a été chez toi dans ta chambre, je l'ai vue sortir avec ton petit enfant; elle courait plus rapidement que le vent; elle ne rend plus ce qu'elle a pris une fois. —Dis-moi seulement par quel chemin elle s'est éloignée, demanda la mère; montre-moi le sentier et je la retrouverai. Je le sais bien, répondit la femme aux habits noirs, mais avant que je te dise tu devras d'abord me chanter toutes les chansonnettes que tu as chantées pour ton petit enfant. Je les aime, je les ai entendues autrefois. Je suis la Nuit, j'ai vu tes larmes quand tu chantais. —Eh bien, je veux bien les chanter, et les chanter toutes!, dit la mère, mais ne m'arrete point afin que je le puisse atteindre, afin que je trouve mon enfant.

Mais la Nuit resta muette et silencieuse; alors la mère torda ses mains, elle chanta et pleura, et les chansons étaient nombreuses, mais les larmes étaient encore plus. Alors parla la Nuit: Va droit dans l'obscur bois de sapins, vers ce côté-là j'ai vu la Mort courir avec ton petit enfant.

Mais au milieu du bois les chemins se croisaient, et la pauvre mère ne savait plus dans quelle direction

elle devait marcher. Il y avait là un buisson épineux, dépourvu de feuilles et de fleurs; c'était vraiment en hiver et les tiges en étaient couvertes de neige et de glace.

—N'as tu pas vu passer la Mort avec mon petit enfant?

—Qui, répondit le buisson, mais je ne te dirai pas quel sentier elle a pries, si tu ne me réchauffes d'abord près de ton coeur. J'ai bien froid et je crains que je ne devienne glace tout à fait.

Et elle pressa le buisson dans sa poitrine, elle le serra fortement pour qu'il puisse devenir bien chaud; les épines pénétrèrent dans sa chair, son sang coula abondamment et il poussa sur le buisson des feuilles fraîches et vertes; il eut des fleurs dans la froide nuit d'hiver, telle était la chaleur du coeur de la mère affligée. Le buisson lui traca le chemin qu'elle devait prendre.

C'est alors qu'elle arriva près d'un grand lac, où il n'y avait ni bateau ni barque. Le lac n'était pas encore bien durci par le froid pour qu'elle puisse marcher dessus, et dégelé et bas non plus pour le passer à gué, et cependant il fallait le traverser si elle voulait vraiment trouver son enfant. Alors elle se baissa pour tâcher d'épuiser le lac en le buvant, mais ce n'était nullement possible pour une créature humaine; la mère affligée croyait cependant que peut-être Dieu aurait pitié d'elle et pour elle voudrait bien faire un miracle.—Non, cela ne va pas!, dit le lac; voyons d'abord si nous pouvons nous arranger. J'aime à collectionner des perles et tes yeux sont les plus belles et claires que jamais j'aie vues. Si tu voulais me les donner en

pleurant, je te conduirais jusqu'à la grande serre où demeure la Mort, où elle soigne des fleurs et des arbres dont chacun est une vie humaine. Oh! que ne donnerai-je pas pour retrouver mon enfant!, dit la pauvre mère et elle pleura encore plus, et ses deux yeux tombèrent dans le lac et devinrent deux perles précieuses. Et le lac la prit, l'amena, et tout comme dans une balançoire elle arriva à l'autre bord du lac où l'on voyait une maison grande de l'espace d'une mille. On ne pouvait pas dire à coup sur si c'était une montagne avec des bois et des cavernes, ou si c'était une maison maçonne et bâtie, parce que la pauvre mère ne pouvait pas le voir, elle était aveugle, elle avait perdu les yeux.

Où trouverai-je la Mort, qui a pris mon enfant?, demanda-t-elle.

—Elle n'est pas encore arrivée, répondit la vieille femme qui gardait les tombeaux dans la grande serre de la Mort; mais comment es-tu parvenue à arriver jusqu'ici et qui t'a aidé?

—Le bon Dieu m'a aidé, dit-elle; il a eu pitié de moi et tu l'auras aussi! Où pourrai-je trouver mon petit enfant?

—Allez! je ne le connais pas!, dit la femme, et tu ne peux non plus voir. Beaucoup de fleurs et d'arbres se flétrissent pendant la nuit; la Mort viendra bientôt pour les transplanter. Tu dois bien savoir que chacun a son arbre ou sa fleur qui cache la vie, selon leur condition; ils ressemblent aux autres plantes, mais ils ont des battements de cœur. Le cœur d'un enfant peut aussi battre! Va! de ce côté-là, peut-être tu reconnaitras le cœur de ton enfant, mais qu'est-ce que tu me donneras si je te dis ce que tu as encore à faire?

—Je n'ai plus rien à donner!, répondit la pauvre mère, mais pour toi j'irai jusqu'à la fin du monde.

—Beau! là je n'ai rien à faire, dit la femme, mais tu pourras me donner ta longue et noire chevelure; tu sais toi aussi qu'elle est bien belle et qu'elle me plaît beaucoup. Tu pourras aussi avoir la mienne, qui est tout blanche, c'est encore quelque chose.

—Si tu ne demandes pas que cela, dit-elle, je te la donne volontiers.

Et elle donna à la vieille sa belle cheveure, et recut en échange la chevelure blanche comme la neige de l'autre.

Alors elles entrèrent dans la grande serre de la Mort, où des fleurs et des arbres croissaient pêle-mêle, merveilleusement. Il y avait là des jolis hyacinthes sous des cloches de crystal et de grandes pivoines, fortes et hautes comme des arbres; il y croissait aussi des plantes aquatiques, les unes fraîches, les autres malades; des serpents d'eau se couchaient dessus et des noires écrivisses grimpaient à la tige. Il y avait aussi de beaux palmiers, des chênes et de bananiers, de persil et des thyms, couverts de fleurs. Chaque arbre et chaque fleur avaient leurs noms à eux; ils étaient des vies humaines, l'un vivait en Chine, l'autre en Groenland, autour de la terre. Il y avait des gros arbres dans de si petits pots qu'ils étaient déformés et menaçaient de crever le pot. On trouve aussi des fleurs chétives dans de la terre grasse, couvertes de mousse à l'entour et bien soignées. Mais la pauvre mère s'inclinait vers les plus petites plantes et écoutait le battement du cœur, et parmi les millions elle reconnut le cœur de son enfant.

—Le voilà! s'écriait-elle et elle étendait la main vers un petit lis bleu qui tout maladif s'inclinait d'un côté.

—N'y touche pas, dit la vieille femme; mais place-toi à côté et quand la Mort viendra—je l'attends d'un moment à l'autre—alors ne lui laisse point arracher la plante, et ménage-la que tu en feras autant avec les autres plantes, dont elle aura bien peur. Elle en est responsable à Dieu et sans sa permission aucune ne peut être arrachée.

Tout à coup il souffla dans la salle un vent froid comme la glace et la mère aveugle sentit que c'était la Mort qui venait.

—Comment as-tu trouvé le chemin jusqu'ici?, demanda-t-elle; comment pus-tu arriver ici plus vite que moi?

—Je suis une mère, dit-elle.

Et la Mort allongea sa main vers la petite fleur, mais la mère l'arreta avec force de peur que la Mort ne touchât seulement une des feuilles. Alors la Mort souffla sur ses mains, et la mère sentit que l'haleine de la Mort était plus froide que le vent plus froid et ses mains tombèrent en bas tout engourdis:

—La vois-tu bien, tu ne peux rien contre moi!, dit la Mort.

—Mais, Dieu pourra-bien contre toi, répondit-elle.

—Je ne fais que ce qu'il veut, dit la Mort; je suis sa jardinière; je prends toutes ses fleurs et tous ses arbres et je les transpose dans le jardin du paradis, dans la terre inconnue, mais je ne dois pas te dire comme ils croissent là et comment ça leur va.

—Rends-moi mon enfant, dit la mère en pleurant et en suppliant.

D'un mouvement elle saisit de ses mains deux belles fleurs qui étaient à côté d'elle et dit à la Mort:

—J'arrache toutes les fleurs aussi vrai que je suis dans le désespoir.

—N'y touche point, dit la Mort; tu dis que tu es malheureuse et maintenant veux-tu faire une autre mère aussi malheureuse que toi.

—Une autre mère, dit la pauvre femme en lâchant tout de suite les deux fleurs.

—Voici tes yeux, dit la Mort; je les ai péchés dans le lac; ils étaient si brillants que je ne savais pas qu'ils étaient les tiens; prends-les de nouveau, ils sont maintenant plus clairs que jadis, penche-toi dans cette profonde fontaine et regarde; je te les nommerai les deux fleurs que tu voulais arracher et tu verras tout leur avenir, toute leur vie; regarde ce que tu voulais détruire et anéantir.

Elle se pencha dans la fontaine et ce fut un bonheur de voir comment l'une des deux fleurs était une bénédiction pour le monde, combien de joies et de bonnes fortunes elle répandait autour d'elle. Et elle vit la vie de l'autre et c'était du deuil, de la misère, des plaintes et des privations.

—Toutes les deux sont la volonté de Dieu, dit la Mort.

—Quelle est la fleur de la misère et quelle est celle de la bénédiction?, demanda la mère.

—Je ne te le dirai pas, fit la Mort, mais je te ferai savoir qu'une des deux fleurs est la fleur de ton enfant

à toi, et c'était la destinée de ton enfant, l'avenir de ton propre enfant.

Alors la mère poussa un cri de douleur.

—Laquelle des deux était mon enfant? Oh! dis-le moi, sauve l'innocent. Sauve mon enfant de toutes les misères, mène-le avec toi. Conduis-le au royaume de Dieu; Oublie mes larmes, oublie mes prières et tout ce que je dis et je fis.

—Je ne te comprends pas, dit la Mort; veux-tu reprendre ton fils, ou dois-je l'emmener où tu ne sais pas comment il y est?

Alors la mère tordait ses mains, tomba agenouillée et pria le bon Dieu.

—Ne m'écoute pas quand je prie contre ta volonté qui est la meilleure. Ne m'écoute pas, ne m'écoute pas.

Et elle inclina sa tête vers sa poitrine.

Mais la mort s'en alla avec son enfant vers la terre inconnue.

(Andersen)

ESSAI SUR PIERRE CORNEILLE.

Quand dans l'étude de la littérature française on arrive à Pierre Corneille, on sent la nécessité de s'y arrêter, comme à l'arrivée dans une grande ville, après un long voyage à travers les petits villages, les chemins tristes ou les bois sombres et dangereux. Après un long et ennuyeux travail pour chercher un peu d'or dans un amas de paille et de sable, si une gracieuse fée vous ouvre tout à coup les portes qui cachent les trésors des Mille et une Nuits vous deviendrez ébloui, immobile, égaré, et vous ne saurez certainement par où

commencer le pillage, quel objet saisir le premier, tant la richesse et l'abondance troubleront vos sens, pour leur laisser la faculté d'apprécier. Une pareille chose j'éprouve quand il me faut parler de Pierre Corneille dont la personnalité littéraire est si grande qu'on ne peut l'embrasser d'un coup d'œil. Cependant nous tâcherons d'en dire quelque chose, nous répéterons tout ce qu'on a dit de lui, c'est à dire, tout ce que nous nous rappelons avoir été dit de lui, parce que faire un résumé complet et exact sur les idées cornéliennes, c'est une tâche à peu pres impossible.

Le mérite incontestable de Pierre Corneille c'est d'avoir tiré l'art dramatique de l'état chaotique où il était, de l'avoir fait grandir jusqu'à un certain grade de perfectibilité que l'on pourrait considérer qu'après lui on a marché bien lentement en raport du pas gigantesque qu'il avait donné. Avant Corneille la littérature dramatique était si pauvre, si puérile qu'on comprends bien l'enthousiasme que son *Cid* a dû provoquer. Les premiers ouvrages meme de Corneille restent si loin de son *Cid*, *Horace*, *Cinna*, et *Polyeucte*, qu'on est tenté de dire que ces ouvrages n'appartiennent point à un seul et unique auteur. Cela a fourni à Voltaire l'occasion de dire que Corneille avait un lutin qui lui inspirait ses bonnes pensées dans les endroits merveilleux de ses œuvres et qui l'abandonnait dans autres. La période la plus brillante de son génie est dans l'espace de quatre années (1636-1640) qui commence par le *Cid*, l'œuvre de sa jeunesse florissante, et se termine par *Polyeucte*, son chef-d'œuvre. Monsieur Nisard compare ces productions au premier épanouissement d'une fleur, charmante quand elle c'est ouverte tout entiere.

La première fois que le *Cid* apparut sur la scène il dut être d'un effet merveilleux, il dut étonner, maîtriser comme ces apparitions soudaines, subites, de choses qu'on n'attend pas, qu'on ne comprend pas, et qui pourtant s'imposent, comme toute œuvre du génie, à la foule et aux gens d'esprit eux mêmes. Avant lui le théâtre n'offrait que de sèches imitations de l'ancienne littérature, bonne pour l'esprit des anciens, mais incompréhensible pour un autre peuple qui a d'autres idéales, d'autres sentiments et d'autre façon de vivre.

Le *Cid* est une tragédie dont l'appréciation n'a été jamais unanime. Ni l'Académie, questionnée par Richelieu, et qui parla par la bouche de Chapelain, ni Voltaire, dans son magnifique "Commentaire sur le Théâtre de Corneille", ni Lessing, dans sa "Hamburgische Dramaturgie" où il critique l'art dramatique française, ne sont d'accord et n'envisagent le sujet sous un point de vue semblable. En même temps que les uns y trouvent des beautés, les autres regardent ces beautés comme des défauts, par exemple, les deux vers de Chiméne:

Son flanc était ouvert et pour mieux m'émouvoir
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir,
où Mr. de Voltaire trouve de l'affectation, tandis que Mr. de Nisard y trouve une charmante vérité. Chapelain trouve Chiméne une fille dénaturée, les autres au contraire une charmante figure humaine de la fille et de l'amante qui lutte entre le sentiment du devoir et l'amour. Néanmoins les personnages de Corneille sont des héros, mais des héros humains; ils ne sont pas si grands que ceux de l'Iliade, mais cela précisément fait leur belle qualité, cela leur donne le plus beau charme

parce que nous nous y voyons, nous sommes animés à les imiter, et leurs passions nous touchent de plus pres, parce que nous nous voyons dans la ressemblance entre eux et nous memes. La force, l'énergie et le sublime sont les caracteres dominants dans Corneille: on dit qu'il a créé la langue tragique et que c'est lui qui a tracé à Moliere le chemin par où l'on s'en va au monde riant et plaisant de la comédie.

UNTER DEN LINDEN.

Cher ami: Vous vouliez que je vous donne quelques renseignements sur cette ville de Berlin née avant hier, grande à présent et grossissant toujours, et demain peut-être, qui sait ce qu'elle deviendra dans l'avenir? Eh bien! puisque la première chose qu'on montre aux étrangers c'est la promenade, appelée *Unter den Linden*, (Sous les Tilleuls) je veux vous en parler comme j'aurais parler des grands boulevards si j'étais à Paris, des courses des taureaux à Madrid, du Colosseum à Rome, etc. Les berlinois ainsi que moi nous avons raison de nous occuper de cette promenade-avenue-boulevard (elle peut porter chacun de ces noms); ici vous trouverez les palais de la famille impériale, de quelques ambassades et généraux, l'arsenal, les ministères, les plus beaux magasins, les hôtels et restaurants chics, etc. L'*Unter den Linden* a une étendue de treize cents mètres depuis la Porte de Brandebourg où elle commence jusqu'au Pont du Chateau où elle finit. L'aspect général de cette avenue en hiver est assez beau. Des la Porte de Brandebourg aux belles colonnes

doriques et couronnée d'un quadrigé, vous apercevrez au loin au milieu des arbres nus, à travers la brume, un monument imposant: c'est celui de Frédéric le Grand, l'élève et l'ami de votre Voltaire. Ce monument est placé devant même le palais impérial, en face de la fenêtre du rez-de chaussée, peut-être pour que le prince régnant se souvienne toujours des gloires de son aïeul. Sur la place de Paris, tout à côté de la Porte de Brandebourg, vous remarquerez un édifice dont le toit se distingue des autres maisons et palais; ce toit vous rappellera celui des maisons de Paris, fait en ardoises, placées l'une sur l'autre à manière d'écaillés. Cet édifice est le palais de l'ambassade de France: on dirait que cette nation ait voulu conserver ses genialités, même au cœur de l'Allemagne. Ne croyez pas que cette promenade ait quelque chose de ressemblance aux grands boulevards: elle est plus large, plantée de marionniers et tilleuls au milieu, en quatre rangées; les trottoirs sont moins peuplés, il y a moins de mouvements que dans ceux-là. Toutes les maisons n'ont pas non plus des boutiques et magasins quoique vous y trouviez toujours des flaneurs, des cocottes, des demi-mondaines, peut-être trop de militaires, qui se promènent, les épaules haussées, horizontales, grâce à leurs épauettes, ce qui leur donne une figure triangulaire, la base en haut et le sommet en bas. Les trottoirs ainsi que la rue sont bien pavés, bien soignés et entretenus; l'asphalte y entre comme dans les grands boulevards. On trouve ici l'avantage d'un chemin fait exprès pour les cavaliers, si beau on n'en voit pas beaucoup.

La vie dans cette promenade commence dès l'après-midi jusqu'au soir, surtout quand il fait beau: alors on

trouve une vague humaine ou féminine parce qu'il y a plus de promeneuses que de promeneurs, courant vers la Porte de Brandebourg pour aller au parc on l'on passe l'après-midi dans de petits restaurants. Au soir les concurrents deviennent plus rares, mais depuis dix heures ou onze heures jusqu'à minuit ou deux heures du matin commence une autre vie, on voit un autre spectacle dont je vous donnerai une petite description quand j'aurai le temps et l'humeur pour parler de Berlin Nocturne.

Si vous voulez lire des journaux, je vous recommande le Café Bauer; là vous trouverez aussi un journal japonais et autres choses qui ne sont pas des journaux, mais qui sont aussi amusantes les unes que les autres. Ce Café vous l'aurez au coin de la Friedrich-strasse.

Sur cette avenue donne aussi le seul passage que je connaisse à Berlin, le Passage de l'Empereur Guillaume. Il n'a rien à envier aux autres, ses confrères de Paris et de Londres. Là dedans sont de jolis étalages, un panopticum, une espèce de Musée Grévin ou Mme Toussand; si vous voulez un bon conseil de votre ami, n'y entrez pas, gardez vos cinquante *pfennigs*. Toutes les figures sont en cire et ont leurs noms en bas au pied: ce n'est qu'avec raison que cela est fait, parce qu'autrement vous ne connaissez pas les personnages. Là j'ai vu un soi-disant Napoléon I qui ressemble à celui-ci comme à vous et à moi, un Gambetta qui a la tête basse, un Victor Hugo qui demande l'aumône, un Voltaire qui a toutes les apparences d'un vieux valet de chambre.

Adieu.

Jamais, sans l'espoir de l'immortalité, personne n'affronterait la mort pour sa patrie.

La douleur est un si petit mal que le courage la surmonte.

RIZAL AS A FRENCH STUDENT.

When Doctor Rizal left the Philippines in 1882 to continue his studies in Europe, he travelled from Singapore to Marseilles by the French Mail steamer. Then for the first time he had to rely upon the language which he had studied six years before in the Ateneo de Manila. Though as a student he had carried off the honors in his class, it was a vastly different matter to understand his French fellow passengers who talked so fast and did not keep their remarks within the simple vocabulary he had acquired in school. Sometimes by his extensive knowledge of Latin he was able to derive a form near enough to the modern French word to be understandable, at others his ready pencil sketched the idea he wanted to convey, but he arrived at his destination in Barcelona with a fixed and firm determination to master the language so he would not again be placed in such an embarrassing position.

It had been a youthful ambition of Doctor Rizal to learn the languages of the modern world. As a schoolboy in Biñan, he had heard of the visit to his uncle's home there, years before, of a famous former governor of Hongkong, Sir John Bowring who was said to have translated into his native English selections from the literature of every language in Europe. Then Jose's uncle, who had been educated in British India and had travelled extensively in Europe, was the master of half a dozen languages and had in his home French and English engineering textbooks of his father, Rizal's grandfather and the builder of the big bridge in Biñan, to show that this earlier member of their family knew at least two other modern languages besides Spanish, Chinese, Ilokano and Tagalog. Naturally the boy wanted to emulate his relatives and aspired to rival the great English polyglot, for Sir John Bowring in his day was the second in linguistic attainments in Europe.

At Barcelona Rizal found that not all Spaniards spoke Spanish, for the Catalan of that port resembled more French than it did Castilian. His few weeks there gave him a conversational knowledge of it. In Madrid, together with his double courses in medicine and literature, he studied with a Mr. Hughes, an English teacher of modern languages, and became fairly proficient in French, Italian and English. Then as soon as he had the Master's degrees in his two lines, so that, as a postgraduate, he was free to specialize in what interested him wherever he might study, Dr. Rizal made a quick tour of Spain, especially noting the different dialects which prevailed in its various provinces

and how along the northern frontier the French influence was apparent.

Residence in Paris of course improved his pronunciation. When he took up German preparatory to studying in that country his new acquirements were based on his old, for he used either a French-German or an English-German dictionary rather than a Spanish-German one. In fact, Rizal's Spanish from this time on was somewhat overshadowed by his other languages for while he was fluent in it he had never aimed at attaining literary style and his writings have a clearness and directness, due to his early training having been in Tagalog, which make them easy reading for foreigners but which has drawn caustic criticism from the Castilians who seem to esteem what to non-Spaniards looks like circumlocution and obscurity.

In Berlin Rizal improved still more his French, exchanging, with a French lady who was a governess in the Imperial family, lessons in French etymology, in which of course he was her superior, for instruction in the niceties of French literary style. The material in the following pages is from his notebooks of this period, with an occasional letter to a friend, as will be apparent.

His intention, according to his intimate friend, Hon. Mariano Ponce, was to abandon Spanish writing had his novel *Noli me tangere* failed to meet response among his countrymen, and thereafter to seek to arouse European interest, in the more widely known French language. It was for this that he was preparing himself.

The great "Tagalog novel", as he called it, did arouse the Filipinos, but that Rizal would not have been an unpopular writer in France is shown by the success of its French translation, "Au pays des Moines", which in the year 1899 ran through four editions, having been published in a popular series known as the Bibliothèque Sociologique.

In 1889 Doctor Rizal interested scientific friends who attended the ethnographical conferences held in connection with the Paris Exposition in the formation of an organization for closer study of his native land. By this means he hoped that the false impressions which had been given by Spanish writers might be corrected. The name naturally was French, "Association internationale des Philippinistes", and the declared aim: "L'etude des Philippines sous un point de vue scientifique et historique, avec ce propos l'association devra 1. convoquer des congrés internationaux; 2. ouvrir des concours public sur des théses en rapport avec ce out de l'association; 3. travailler á la formation d'une bibliotheque et d'un musée d'objects Philippinois; 4. publier des ouvrages, memoires. etc."

The presidency fell to the Austrian professor, Dr. Ferdinand Blumentritt, the vice president was Dr. R. Rost, of the British East India Office, editor of over seventy grammars in dialects of the Sanscrit family, and one of the directors was Dr. Plauchut, for many years associated with the famous French review "Revue des deux Mondes."

One of Rizal's translations into Tagalog from French is the well known "Rights of Man" proclaimed

by the French Revolution in 1789. It circulated largely in the Philippines, clandestinely, as "Ang mga Kapapatan nang Tawo."

The plan of his projected Philippine Colony in British North Borneo, the New Kalamba of his dreams, was on the other hand circulated in the Philippines in French, "Colonisation du British North Borneo", par des familles des Iles Philippines", since that language was read by the former students of the Ateneo de Manila principally among whom were to be found his friends and adherents.

Possibly it is worth noting that the *idea*, though there is no other resemblance, of a political novel was suggested to Rizal by a French book, Eugene Sue's "Le Juef Errante", which he bought at a second-hand store, with no other thought than practice in reading. That was on January 6th, 1884, and under date of the 25th Rizal's diary mentions having finished the thick volumes. At the same time that he was thus engaged, plans for a political club, to interest Spaniards in Philippine conditions, proved impossible for lack of union among the Filipinos, and Rizal suggested all joining in a book. This, too, failed as everybody wanted to write about "The Filipina Woman" and no one was willing to do the serious part, so Rizal, without confiding in his companions, undertook the task alone.

Another French inspiration was Beranger's Adieu, the poem which was circulated in the courtroom on the day that the author was sent to prison for *lese majestie* alleged to have been contained in his verses to Liberty. Rizal read the poem on December 12th, 1884, accord-

ing to a marginal note in his copy of Beranger, and on the twelfth anniversary he was himself in a prison cell in Fort Santiago, certain that he would be condemned to death since the Governor General of the Philippines had just been changed to insure "that the enemies of Spain should not go unpunished". He had a German reading book which contained a translation of the verses, and beside them he again noted the date. Between then and his entrance into the chapel on the morning preceding his execution his poem "My Last Farewell" was written, but only in having been both written in prison do the two poems resemble each other.

Dr. Rizal's notable success in mastering new languages makes his method of interest. Each night before retiring he memorized five new words in whatever language he was then studying, to build up a vocabulary. Models in usage came from learning proverbs, always convenient for use in conversation, and style was acquired by copying out literary models, at first with the book in front of him, and later from memory, correcting his copy afterwards by the book. Reading facility he sought in re-reading in the new language works already familiar to him, and reviewing what he had learned was secured by using the language which he had just acquired as the stepping stone to the one he was learning. In his library, now in the Philippines Library, one notices how consistently he had Greek and Latin lexicons so that his classical reading could proceed in French, German or English, as well as his original Spanish books.

DOCTOR RIZAL'S FRENCH BOOKS

This list of titles is taken from the catalogue of the Rizal collection made by Dr. J. A. Robertson when the hero's private library, or rather what remained of it, was bought by the Government. The books are in the Filipiniana Section of the Philippines Library, some six hundred titles in more than a dozen different languages. The owner's explanation to a Spaniard who once inquired why there were not more Spanish works included was that the foreign books were less likely to be borrowed and so they would always be on hand for use, a jocose remark of course and quite characteristic of a man who, much as he has been misrepresented as melancholy and morbid, always acted on his own advice of facing life's struggle with a smile on the lips and keeping the tears back in the heart.

Album de l'histoire des peintres. Paris. Jules Renouard et Cie.

Almanach (Le grand double) dit de Liege pour l'an de grace 1891. Paris and Leipzig.

Almanach royal de la cour des provinces meridionales et de la ville de Bruxelles, pour l'an 1827. Bruxelles. Chez V. e Stapleaux.

Annales d'oculistique. Vol. 106, No. 54, November, 1891; vol. 107, Nos. 1 and 3, 1892. Paris.

Anquetil, L. P.:

Histoire de France, Paris, 1851.

Apulius, Lucius:

Les metamorphoses ou l'ane d'or d'apulee philosophe platonicien. 2 vols. Chantillon-Sur-Seine. L an V.

- Baedeker, Karl:**
 Allemagne.
 Paris et ses environs. Leipzig. 1881.
 L'Allemagne et l'Autriche. Leipzig, and Paris. 1884.
- Balzac, Honoré de:**
 Contes drolatiques vols. 2 and 3. Paris. 1883. Pt. 1 in
 vol. XI of *Bibliothèque choisie*.
 Oeuvres 5 vols. Paris. 1867:
- Beauvoir, Comte de:**
 Voyages autour du monde. Paris, E. Plon et C.ie.
- Belin de Launay, J.**
 Voyages autour du monde. Paris. 1873.
- Beranger, P. J. de:**
 Oeuvres complètes. Paris. 1840.
- Bernard, Claude:**
 Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.
 Paris. 1865.
 Leçons de pathologie expérimentale. Paris, 1880.
 Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la
 médecine faites au collège de France. 2 vols. Paris.
 1865.
 Leçons de physiologie opératoire. Paris, 1879.
 Leçons sur la chaleur animale; sur les effets de la
 chaleur: et sur le fièvre. Paris. 1876. Bound with
 "Leçons de Pathologie expérimentale".
 Leçons sur la physiologie et la pathologie. 2 vols.
 Paris. 1858.
 Leçons sur la diabète et la glycogénèse animale. Paris.
 1877. Bound with Renan's "L'oeuvre."
 Leçons sur les anesthésiques et sur l'asphyxie. Paris.
 1875. Bound with "Introduction."
 Leçons sur les effets des substances toxiques. Paris. 1883.
 Bound with "Leçons de Physiologie opératoire."
 Leçons sur les propriétés physiologiques et les altérations
 pathologiques des liquides de l'organisme. 2 vols. Paris
 1859.

- Bernheim, Dr.:**
Hypnotisme, suggestion, psychotherapie. Paris. 1891.
- Berthier, O:**
Catalogue methodique des meilleurs ouvrages de medecine, de chirurgie et des sciences qui s'y rapportent. Paris.
- Beunat, Joseph:**
Recueil des dessins d'ornaments d'architecture de la manufacture de Joseph Beunat. (Paris)?
- La Sainte Bible qui contient le Vieux et la Nouveau Testament.**
Bruxelles. 1867.
- Blanc, Charles:**
Album des peintres de l'Ecole Francaise, Paris. Libraire Renouard.
- Boileau-Despreaux, Nicholas:**
Oeuvres poetiques. Paris. 1876.
- Bonnafont, J. P.:**
Traite theorique et pratique des maladies de l'oreille. Paris. 1873.
- Boulenger,—:**
Choix de fables d'Esopé. Bruxelles. Publie par la Society Nationale.
- Bourneville,—:**
Recherches cliniques et thereapeutiques sur l'épilepsie, l'hysterie et l'idiotie. Paris. 1883.
- Bourneville,—: and Bricón, P.**
Manuel des injections sous-cutanees. Paris. 1885.
Manuel de technique des autopsies. Paris. 1885.
- Bricón, Paul:**
Nouvelles recherches physiologiques sur les nerfs vazomoteurs. Paris and Strasbourg. 1876.
- Cabaret-Dupatay, Professor:**
Oeuvres de Suetone, Traduction francaise de la Harpe. Paris. 1878.
- Carré, Michael, and Barbier, Jules:**
Mignon. Opera-comique en trois actes, cinque tableaux. Paris. 1891.

- Cercle Gymnastique de Bruxelles:
Statuts. Bruxelles. Imprimerie Gerrebos.
- Champfleure:
Contes de été. Paris. 1853.
- Charlet:
Memorial de Sainte Helene. 2 vols. Paris. 1842.
- Chassang, A:
Dictionnaire Grec-Francais. Paris. 1878.
Nouvelle grammaire grecque. Paris. 1882.
- Clairville,—, and Gabet, Ch.:
Les cloches de Corneville. Opera comique en trois actes
et quatre tableaux. Paris. 1880.
- Cledat, L.:
La chanson de Roland. Paris. 1887.
- Clifton, E.:
Nouveau dictionnaire. anglais-francais, et francais-anglais.
Paris, Garnier Freres, Editeurs.
- Clinique (La) Organe officiel des hopitiaux de Bruxelles.
Bruxelles. vol. 4, Nos. 19, 22, 23, May 29, and June 5,
1890.
- Collin,—:
Fabrique d'instrumens de Chirurgie. Paris. 1890.
- Comtesse Merlin, Mme. (pseud).:
La havane. 5 vols. in 2. Bruxelles. 1844.
- Coppée, Francois:
Les Jacobites. Drame: Paris. 1885.
- Coppez, J.:
Clinique ophtalmologie de l'hopital saint-Jean à
Bruxelles. Bruxelles. 1890.
- Costa Alvarenga, P. F. da:
Lymptomalologie, nature et parthogenie du beriberi
(translated from Portuguese by E. Bertherand).
Lisbonne. 1881.
- Courier (Le) de l'Exposition Paris, 1889. (In French, Italian
and English).

- Curier, Paul-Louis, Translator:
 Lame (Lucius). Daphnis et Chloe (Longus). Paris?
 1883. vol XI of Bibliotheque choisie des chefs-d'oeuvres
 francais et etrangers.
- Crepieux-Jamin, J.:
 Traite pratique de graphologie. Paris. C. Morpon et,
 E. Flammarion.
- Daudet, Alphonse:
 Jack, Paris. 1889.
 Les debuts d'un homme de lettres. Paris. C. Morpon
 et E. Flammarion.
 Port-Tarascon. Paris, Librarie Marpon et Flamarion.
 Tartarin de Tarascon. Paris. 1887.
 Tartarin sus les Alpes. Paris. 1890.
- Defoe, Daniel:
 Aventures de Robinson Crusoe. 2 vols. Tours. 1849.
- Degrange, Edmon:
 La tenue des livres rendue facile. Bruxelles. 1833.
- De las relaciones de nacion a nacion. Vol. 1.
- Delavigne, C.:
 Messeniennes et chants populaires. Paris. 1840.
- Demarquay,—:
 Traite des tumeurs de l'orbite. Paris. 1860.
- Desbarrolles, Ad.:
 Les mysteres de la main. Paris. Garnier Freres.
- Desmarres, Alphonse:
 Lecons cliniques sur la chirurgie oculaire. Paris. 1874.
- Despois, E.:
 Traite theorique et pratique des maladies des yeux.
 Paris. 1862.
- Diccionario español y frances.
- Diderto, Denis:
 La religieuse, and other stories. Paris. Neufild &
 Mehring.
- Domeni de Rienzi, G. L.:
 Oceanie ou cinquieme partie du monde, Paris. 1836.

- Drioux,—: and LeRoy, Ch.:
Atlas Universel et classique de geographie, Paris. 1885.
- Drouin, Alphonse:
De la pupille: anatomie, physiologie. Paris. 1876.
- Dubois, Alphonse:
Remarque sur les oiseaux du genre Pelican (Pelecanus).
Revue critique des oiseaux de la famille des bucertides.
Extract from Bulletin du Musee Royal, Vol. 3. 1884.
- Dulaure, J. A.:
Histoire physique, civile et morale de Paris. Paris.
1853.
- Dumas, Alexandre:
Le comte de Monte-Cristo, 6 vols. bound in 2. Paris.
1847.
Mes memoires. 10 vols. Paris. 1863.
- Dumas, Alexandre.
L'homme au masque de fer.
- Dumont d'Urville, J. I.
Voyage pittoresque autour du monde. 2 vols. Paris.
1834-1835.
- Encyclographie des sciences medicales, 31 vols. Bruxelles.
1834-1844.
- Encyclopedie-roret. Entomologie. 3 vols. Paris. 1843.
- Essai sur le feu sacre et sur les vestales. Amsterdam. 1768.
- Exposition universal de Paris de 1889:
Catalogo-memoria de la exposicion de production de las
Islas Filipinas. Paris. 1889.
- Fenelon, Francois:
Les aventures de Telemaque fils d'Ulysse suivies des
aventures d'aristonus. Paris. Librairie Nacheite et
C. ie.
- Flammarion, Camille:
Voyage astronomique dans le ciel. (Fragment.)
- Follin, E.:
Lecons sur l'exploration de l'oeil et en particulier sue
les applications de l'ophthalmoscope au diagnostic des
maladies des yeux. Paris. 1863.

- Fontane, Marus:**
 Histoire universelle. Les Asiatiques. Paris. 1883.
 Les Iraniens. Paris. 1881.
- Frellon, Paul.**
 Hieroglyphiques. ou commentaires de Ian Pierre Valerian, dict Vulgairement Pierivs. Paris. 1610.
- Geymett.—**
 Traite pratique de gravure heliographique. Paris. 1885.
- Giraud-Teulon, F.:**
 Physiologie et pathologie fonctionelle de la vision bino-
 culare. Paris. 1861.
- Gournerie, Jules de la:**
 Traite de perspective lineaire. Paris. 1859. with atlas.
- Grapologie. Les indiscretions de l'écriture. Paris. 1891.**
- Grisolle, A.:**
 Traite elementaire et pratique de pathologie interne.
 Paris. 1857.
- Guibout E.:**
 Les vacances d'un medecin. Paris. 1880.
- Guyon, Abbe:**
 Histoire des Indes Orientales, anciennes et modernes.
 3 vols. Paris. 1744.
- Hahnemann, S.:**
 Exposition de la doctrine medicale homoeopathique ov
 organon de l'art de guerir, Traduit de l'allemand par A.
 J. L. J. Jourdan. Paris, 1856.
- Heguïn de Guerle,—;**
 Oeuvres completes de Petrone avec la traduction fran-
 caise. Paris. Garnier Freres.
- Hocquart, E.:**
 Le secretaire de tout le monde ou la correspondance
 usuelle. Paris. Libraire Theodore Lefevre et. C. ie.
- Hoffman,—:**
 Contes nocturnes. Paris. Publie par Gustave Barba.
- Hue, Fernand:**
 Voyage a travers nos colonies. Paris. H. Lecene et H.
 Oudin, Editeurs.

Hugo, Victor:

Les chatiments. Paris. J. Hetzel et C. ie, Editeurs.

Notre Dame de Paris. Nouvelle edition illustree.

Jomini, Baron de:

Histoire critique et militaire des guerres de Frediric II, comparees au systeme moderne. 2 vols. Bruxelles. 1841-1842.

Journal Asiatique ou recueil de memoires, d'extraits et de notices relatifs a l'histoire, a la philosophie, aux langues et a la literaure des peuples orientaux. 3 me. tome X. Paris. 1840.

Journal Litteraire. 1 vol.

Kuyper, G.:

Elements de grammaire neerlandaise a l'usage des etrangers. La Haye. 1878.

La Bruyere,—:

Los caracteres ou les moeurs de ce siecle. 2 vols. Paris. 1882.

La Fontaine, Jean de:

Contes. Paris. Garnier Freres.

Lamboursain, J.:

La barbotine ou gonache vitrifialbe. Paris. Le Bailly.

La Porte, Professor de:

La science des negocians et teneurs de livres. Amsterdam. 1770.

Larousse, Pierre:

Dictionnaire complet de la langue Franciase. Paris. 1883.

Dictionnaire complet illustre. Paris. 1890.

Le Bas,—: and Regnier.—:

Grammaire allemande a l'usage des colleges et des maisons d'education. Paris. 1873.

Leblanc: M. L.:

Histoire des naufrages. Paris. 1852.

Le Fevre, Mlle. (translator):

Comedies de Plaute.

- Lemaistre, Felix:**
 César: Commentaires sur la guerre des Gaules avec les réflexions de Napoleon 1.er suivis des commentaires sur la guerre civile et de la vie de Cesar par Suetone. Traduction d'Artaud. Paris. Garnier Freres.
- Le Sage Alain Rene:**
 Le diable boiteux. 4. vols. bound in 2 (Paris). 1781-1793.
- Loiseau, Capitaine:**
 Le Mexique et la légion Belge, 1864-1867. Bruxelles. 1870.
- Loti, Pierre:**
 Madame Chriysantheme. Paris. 1888.
- Louvet de Covvray:**
 Les aventures galantes du chevalier de Faublas. 2 vols. in one. Paris. Libraire Populaire.
- Martin, Henri:**
 Histoire de France. 18 vols. Paris. 1838-1853.
- Más, Sinibaldo de:**
 La chine et les puissances chrétiennes. Paris. 1861.
- Maupassant, Guy de:**
 Histoire d'une fille de ferme. Paris.
 L'heritage. Paris. C. Marpon et. E. Flammarion, Editeurs.
- Maurin, Albert:**
 Galerie historique de la revolution francaise. 5 vols. Paris. Au Bureau de la Societe des Travailleurs Reunis.
- Mémoires pour servir á l'histoire de France sous Napoléon, écrits a Sainte-Helene, sous la dictée de l'empereur.**
 Vols. 1. and 3. Londres. 1823.
- Meyer, Edouard:**
 Traité pratique des maladies des yeux. Paris. 1887.
- Mirard, Anatomy:**
 Des troubles fonctionnels et organiques de l'ametropie et de la myopie. Paris. 1872.
- Ministere du commerce, de l'Industrie et des Colonies:**
 Exposition universelle internationale de 1889. (Paris. 1889).

- Moliere (Jean Baptiste Poquelin):
Oeuvres completes. Paris. Gustave Barba, Libraire-Editeur.
- Montesquieu, Charles de Secondat, Baron de la Brède et de la:
Oeuvres completes. Paris. 1837.
- More:
Moeurs, usages, fetes et solennites de Belges. Vol. I.
Musee National du Luxembourg: Notice des peintures, sculptures et dessins de l'ecole moderne. Paris. 1883.
- Musset, Alfred de:
Poesies. Paris. 1889.
- Noel; and Chapsal:
Nouvelle grammaire francaise. Bruxelles. 1882.
- Nairot,—:
Traité de l'estimation et du partage des biensfonds. Paris. 1843.
- Olinger, Abbe:
La langue neerlandaise. Bruxelles. 1866.
- Pages, M. de:
Voyages autour du monde 3 vols. Berne. 1783.
- Pardo de Tavera, F.:
Contribution á l'Etude des Métrorrhagies au début de la Grossesse. Paris, 1886.
- Pauthier, G.:
Chine ou description historique, géographique, et littéraire de ce vaste empire, d'après des documents chinois. Paris. 1844.
- Pelletan, J.:
Le microscope: son emploi et ses applications. Paris. 1876.
- Perrier, Jules:
Observations sur les maladies des armées. Paris: 1863.
- Pina, A. de:
Deux ans dans le pays des épices (Iles de la Soude). Paris.
- Piobert, G.:
Cours d'artillerie. Partie théorique. Bruxelles. 1884.

- Pizetta,—:
 Le Monde tropical. Paris. 1885.
- Plautus; Titus Maccius:
 Comedies de Plaute, traduites en Francois, par Made-
 moiselle Le Fevre. 3 vols. Paris. 1691.
- Poyard, C.:
 Aristophane. Traduction nouvelle avec une introduction
 et des notes. Paris. 1881.
- Prevost, L'Abbé:
 Histoire de Manon Lescaut. Paris. C. Marpon et E.
 Flammarion.
- Privat-Deschanel,—; and Focillin, Adv.:
 Dictionnaire general des sciences. 2 vols. Paris. 1867.
- Puissant, L.:
 Traite de geodesie. Paris. 1805.
- Rabelais, Francois.:
 Gargantua; Pantagruel. Paris. Garnier Freres.
- Raffles,—; and W. Crawford, John:
 Description géographique, historique et commerciale de
 Java. Traduite de l'Anglais par M. Marchal. Bruxelles
 1824.
- Ranvier, L.:
 Lecons d'anatomie generale sur le systeme musculaire.
 Paris. 1880.
- Renen, E.: and others:
 L'Oeuvre de Claude Bernard. Paris. 1881.
- Requin, A. P.:
 Elemens de pathologie medicale. 3 vols. Paris. 1843-
 1852.
- Revue des deux mondes, Bruxelles, 1838-1839. Vols. 1 and 8.
 Revue Universalle. Nantes and Paris. 1871. vol. 2. July,
 October.
- Romans du jours illustres (Paris?) Publie par Gustave Havard
 15 Rue Guene gaut. (Contains stories by Michel, Silvio
 Pellico, Housseau, Maistres, Leo Lespes, and Beau-
 marchais).

- Roussel, Auguste:
Les sermons de mon curé, Paris. 1882.
- Salle,—:
Culture des Champignons. Paris. Libraire Centrale
d'agriculture et de jardinage.
- Salva, Vicente:
Nuevo diccionario frances-español y español-frances.
Edition by J. B. Guem. Paris, 1870.
- Societe Belge (La):
La medicine dosimetrique mise a la portee de tous
Imp. Allard, Braine-l'Allend.
- Societe de Construction mecanique de Vierzon:
Catalogue. Clermont Ferrand. Imprimerie Typographi-
que, G. Mont-Louis.
- Soulice, Th.: and Sardou, A' L. P.
Petidictionnaire raisonne des difficultes et exceptions de
la langue francaise. Paris. 1880.
- Spiers, A.:
Nouveau dictionnaire general anglais-francais. Paris.
1884.
- Steyne, Felix:
Nuit de noces. Paris. 1887.
- Sue Eugene:
Le Juif errant. 4 vols. in 2. Paris. 1845.
Les Mysteres de Paris. 4 vols., Paris, 1843-1844.
Mathilde. Paris. Librari Charlieu Freres. et Huillery.
Oeuvres illustres. Paris. 1850.
- Swift, Dean:
Voyages de Gulliver a Lilliput et a Brobdingnag.
Edition abrege a l'usage des enfants. Paris. 1853.
- Tanneur,—; and others:
Nouveau manuel complet. 2 vols. Paris. 1883.
- Thunberg, Charles, Pierre:
Voyage en Afrique et en Asie. Principalement au Japon
pendant les annees 1770-1779. Paris. 1794.

- Topinard, Paul:
 Elements d'anthropologie generale. Paris. 1865.
- Troost, L.:
 Tratado elemental de quimica. Paris. 1875.
- Troyer, M. A.:
 Rodjatarangini; histoire des rois du Kachmir. 3 vols.
 Paris. 1852.
- Vanlair, C.:
 Manuel de pathologie interne. Liege and Paris. 1;91.
- Voltaire (Jean Francois Marie Aurouet);
 Oeuvres completes. 9 vols. Paris. 1867-1873.
- Voyage en Chine. Paris. Imp. de Pommeret et Moreau.
- Wailly, E. A. de:
 Traduction en vers des odes d'Horace. Paris. November,
 1818.
- Wanostrocht, Vicent:
 Les Incas ou la destruction de l'empire du Perou. Lon-
 dres. 1821.
- Wecker, L. de: and Landlot, E.:
 Traite complete d'ophtalmologie. 4 vols. Paris. 1880-
 1889.
- Wecker, L. de; and Masseton, J.:
 Echelle metrique pour mesurer l'acuite visuelle le sens
 chromatiques et le sens lumineux. 1886.
- Wharton, James:
 Traite pratique des maladies des yeux. Avec des addi-
 tions et des notes par M. Foucher. Paris. 1862.
- Wurtz, Ad.:
 Dictionnaire de Chimie. 3 parts in 5 vols. and supplement
 Paris. 1882.
- Traite elementaire de chimie medicale. 2 vols. Paris.
 1864-1865.
- Wyss, J. R.:
 Le Robinson suisse o histoire d'une famille suisse nua-
 fragee. 2 vols. Tours. 1851. Transl. from the German
 by F. Muller.

Zambaco, Dr.:

De la morpheomanie. Paris. 1883.

Zerolo, Elias:

La lengua, la academia y los academicos. Paris. 1889.

Zola, Emile:

La faute de l'Abbe Mouret. Paris. 1890.

La bete humaine. Paris. 1890.

L'assommoir. Paris. C. Marpon et E. Flammairion.

Nana. Paris. 1882.

